

La vraie nature de Socrate
Ou
Le procès inachevé

Marie La Palme Reyes

Pièce en 13 tableaux avec entracte

Genre : tragédie historique

Durée (très approximative) : 90 minutes

Pour tout public ayant une certaine curiosité intellectuelle.

Synopsis : Une reprise du procès de Socrate (399 a.c.) a lieu à Washington durant l'ère contemporaine de Push. À cette occasion, on se pose la question : jusqu'où peut aller la libre expression sans menacer la démocratie? La pièce se passe dans les studios de la télévision d'une salle de nouvelles avec reporters, présentateur, présentatrice, invités et invitées. On assiste, en direct, à des entrevues, aux nouvelles de dernière heure, à des discussions parfois très animées entre invités venant d'horizons différents. Les entrevues sont interrompues par des bulles publicitaires et par des remarques plus ou moins frivoles d'un chœur grec en cavale.

Personnages par ordre d'entrée :

Le Coryphée (un homme dans la cinquantaine)

Le Chœur (composé de quatre personnages, peuvent être des adolescents ou de jeunes adultes, deux hommes et deux femmes). Il intervient aussi dans les publicités et joue différents rôles : les voix, les membres du jury, un avocat, monsieur et madame tout le monde, le commun des mortels)

Jean Darno (chef d'antenne, un homme dans la quarantaine)

Professeur Kastrampoulos (un homme dans la soixantaine)

Sarah Berry (intervieweuse, une femme dans la quarantaine)

Suzan Levine (chroniqueuse sportive, une femme dans la trentaine)

Évelyne Durand (chroniqueuse politique et judiciaire envoyée à Washington, une femme dans la vingtaine)

Madame Xanthippe Socrate (épouse de Socrate, une femme dans la soixantaine)

Maître Lanoue (avocat célèbre, un homme dans la quarantaine)

Monsieur Xénophon (un homme dans la soixantaine ou plus)

Monsieur Pericles (un homme dans la soixantaine ou plus)

Monsieur X (écrivain, un homme dans la quarantaine)

Monsieur I. F. Stone (journaliste très connu, un homme dans la soixantaine ou plus)

***Indications scéniques :** Tous les tableaux sont joués dans une salle d'information télévisée, pleine d'écrans, de fils, de micros, de caméras, de tables, de fauteuils, de petits coins décorés pour interviewer les invités. Certains invités apparaîtront seulement par écran interposé. Des scènes seront projetées sur écran. En un mot, recréer l'atmosphère d'une salle d'information. Le Coryphée annonce les changements de tableaux.*

Dédicace : À Gonzalo qui m'a inspiré cette œuvre et qui assiste impuissant et peut-être scandalisé aux divagations irrespectueuses de mon écriture.

Tableau 1

Le rideau se lève sur la salle d'information fortement éclairée. Au premier plan, un chœur grec, composé de quatre personnages masqués dont on peut cependant voir les cheveux bleus, rouges, hirsutes, habillés d'une longue robe noire en pièces, dépenaillée, tachée. Ils doivent donner l'impression de jeunes rapeurs, punks, avec gestes et allures correspondantes. Certaines de leurs répliques peuvent avoir de légers accents rythmés de jazz, etc. Le chœur est un peu en retrait par rapport au Coryphée qui porte une longue robe de velours vert et un masque grec classique, assez élaboré. Le chœur parle parfois à l'unisson, mais le plus souvent, un des quatre personnages énonce une phrase et un autre prononce la phrase suivante, etc. Les phrases sont alors séparées par une barre (/). Le chœur a un rôle dans plusieurs tableaux, quand il est muet, il devient un élément de plus du décor, un figurant plus ou moins actif.

Au début, on entend des voix enregistrées (qui peuvent être celles du Chœur) qui parviennent de tous les coins de la salle d'information. La première réplique doit être reprise en canon : pendant que RDI récite sa tirade jusqu'à la fin, la recommence 3 fois et s'arrête, CNN amorce la sienne après « tornade économique » par « Ici C-N-N, on apprend à l'instant... », et continue jusqu'à la fin en répétant aussi trois fois. Le processus est le même pour RCT, PBS, TVA, TQS, XXX, WWW, SOS, de plus en plus vite et fort. Le Coryphée annonce les différents tableaux avec le petit tableau noir muni d'un couperet qu'utilisent les metteurs en scène pour indiquer une nouvelle prise de vue.

Le Coryphée (*fort et emphatique*) : Tableau un : Où la réalité, la fiction, la vérité et le mensonge jouent à colin-maillard dans les jardins lumineux de l'information médiatique.

Les Voix du Chœur (*timbres différents, masculins, féminins, aigus, bas*) : Ici R-D-I (*clairement et avec emphase*), on apprend à l'instant qu'une tornade économique (Ici RCT...) vient de s'abattre sur le Japon provoquant du même souffle la chute des indices du quotient intellectuel des dirigeants des États-Unis. La réserve fédérale a réagi vigoureusement en escamotant les baisses du dernier trimestre, mouvement immédiatement suivi à la baisse sur les marchés mondiaux.

On attend la fin de ce canon. Puis :

Le Chœur (*à l'unisson, en direct*) : Pourquoi faut-il employer une telle orgie de sigles alphabétiques pour donner la même information?

Le Coryphée (*important, emphatique*) : C'est le progrès, la globalisation, la mondialisation, les fusions forcées. Grâce à l'hégémonie du néolibéralisme, l'information n'est plus qu'une parole fusionnée. Vous comprenez! En la martelant sans cesse, la répétition crée l'accoutumance et l'accoutumance crée la vérité. Répétez après moi.

Le Chœur : La répétition crée l'accoutumance. / L'accoutumance crée la vérité. / La répétition crée l'accoutumance. / L'accoutumance crée la vérité.

Le Coryphée : Dans mon temps, on employait la dialectique pour arriver à la vérité, maintenant on se sert de la force de la répétition. C'est beaucoup plus efficace et surtout beaucoup plus concret.

Le Chœur : La répétition crée l'accoutumance. / L'accoutumance crée la vérité. / La répétition crée l'accoutumance. / L'accoutumance crée la vérité. / Il faut être concret./

Le Chœur : Pourquoi tu nous as convoqués ici?

Le Coryphée : Vous ne le savez réellement pas?

Le Chœur (à l'unisson) : Puisqu'on te l demande!

Le Coryphée (ironique) : Avez-vous déjà entendu parler de Socrate?

Le Chœur (voix jazzées, rapides) : C'est quoi « Socrate »? / Une substance? / Une chose? / Une essence? / Une pétrolière? / Un titre en bourse? / Un biscuit?

Le Coryphée (s'arrachant les cheveux) : Quelle calamité! (*En regardant le public.*) Les chœurs grecs, de nos jours, sont ignares. Absolument ignares! Ils n'ont pas fait leurs études classiques : Eschyle, Sophocle, Euripide! C'est du grec pour eux! Dans mon temps... Ah! Zeus! Que c'est décourageant de faire l'éducation d'une nouvelle génération de chœurs grecs!

Le Chœur (voix jazzées) : T'es payé pour enseigner. / Arrête de t' plaindre, sinon, nous t' dénoncerons à la Commission des droits de la personne. / Tu contreviens à la Charte des droits et libertés. / T'as pas l' droit de nous diminuer dans not' propre estime. / C'est du harcèlement... culturel, Monsieur!

Le Coryphée (S'adressant au public.) Leurs droits! Leurs droits! Ils n'ont que ça à la bouche. Ils les connaissent sur le bout de leur langue, de leurs doigts, de leur cœur. Quant à leurs devoirs, aussi bien l' oublier. (*S'adressant au Chœur.*) On se calme. (*Puis, d'un ton didactique.*) Écoutez-moi bien : Socrate est un philosophe de l' Antiquité qui interrogeait tout et chacun, tout en enseignant, et qui faisait avancer ses interlocuteurs sur le chemin de la vérité au moyen de la dialectique et non, comme maintenant, au moyen de la répétition.

Le Chœur (voix différentes) : Ah! Celui-là! / Mais, on l' connaît! / C'est lui qui accouche les idiots de théorèmes compliqués. Non?

Le Coryphée (d'un ton sérieux et lentement) : Oui. Socrate emploie la **maïeutique**, qui est, comme vous le dites, d'une façon plutôt primaire, l' art de faire découvrir à l' interlocuteur, par une série de questions pertinentes, les vérités qu' il a en lui.

Le Chœur (un choriste étonné) : Comme un magicien qui sort un lapin d' un chapeau?

Le Coryphée : À peu près; à la condition de supposer que le chapeau a assez de tête pour réaliser qu'il a un lapin caché sous sa calotte. De plus, ne l'oubliez pas! Socrate fut le fils le plus célèbre de la démocratie athénienne.

Le Chœur (*les choristes discutent entre eux comme des élèves dissipés, sans regarder le public, les échanges doivent être très rapides*) : Socrate, le fils le plus célèbre de la démocratie? Non, c'est Push. / T'écoutes pas, y parle de la démocratie athénienne. / Push n'est pas athénien. / Push, fils de Push, petit-fils de Push et arrière-petit-fils de Push. (*Emphatique.*) Sa généalogie se perd dans la nuit des débuts de la création du Nouveau Monde par les Étasuniens. / Ah! Oui? / A remonte aux demi-dieux du Far West du côté d'sa mère et aux dieux de l'or noir du côté d'son père qui fut roi en son temps de la plus grande démocratie du monde, la démocratie américaine. / Pas américaine... étasunienne. / Étasunienne? / Oui, c'est vrai, il ne gouverne pas l'Amérique. / Bof! Chus pas si sûre. / Comment ça? / Athènes, à ce moment, s'croyait l'ombril du monde. / Comme les États-Unis à cteur. / Tiens, c'est vrai ça. Ta remarque n'est pas si bête, après tout! / Évidemment qu' ma remarque n'est pas bête. Pour qui m'prends-tu?

Le Coryphée (*d'un ton didactique*) : Vous êtes très dissipés aujourd'hui. Il doit y avoir une tempête médiatique dans l'air. Continuons : dans les pièces de théâtre, au temps de Socrate, il y avait toujours un chœur. Une pièce de théâtre sur Socrate ne peut donc s'écrire sans la présence d'un chœur. Vous me suivez? De là, votre présence sur ce plateau.

Le Chœur (*voix différentes, ils commencent à prendre leur rôle de chœur au sérieux*) : Ah! Bon! / Ben, on a déjà les pieds dans les plats de cte pièce. / Ben, y va falloir se décrocher la mâchoire à essayer d'articuler. (*Lentement et avec pompe, prenant des poses diverses, articulant d'une façon exagérée et parlant pointu.*) Tirons donc, avec notre proverbiale élégance scénique, notre épingle de ce jeu socratique. / Mais, avant tout, un court message publicitaire est de mise.

Tableau 2

Le Coryphée (*fort en emphatique*) : Tableau deux : Où la réalité historique essaie, sans succès, de dépasser la fiction médiatique.

Publicité et son fond musical : Deux choristes enlèvent leur longue robe et leur masque. Ils apparaissent vêtus de sarrau blanc. L'un d'eux porte un sac de déchets qui s'éventre sur la scène sans aucune provocation. L'autre porte un sac plein de déchets qu'il a beau secouer, mais qui ne se brise pas. Durant les publicités, mettre toujours un fond musical. Le même fond musical accompagnera sa publicité tout au long de la pièce.

Le Chœur (*un des deux choristes, tout dépité, il court après les objets et les odeurs*) :

Oh! Quel malheur! Quelle catastrophe! Mon sac n'a pas tenu le coup. Je dois tout ramasser, même les odeurs nauséabondes. Je vais vomir de dégoût.

Le Chœur (*l'autre choriste, joyeux, agitant le sac tout en se dandinant*) : Moi, j'ai un sac Content. (*En agitant le sac.*) Moi, j'ai un sac Content. Voyez, aucune odeur ne tombe à terre.

Le Chœur (*les deux choristes à l'unisson*) : Avec les sacs Content, vous serez toujours contents et nous serons toujours contents.

À la fin de la pose publicitaire, les choristes remettent masques et longues robes. Puis, l'indicatif musical d'une émission d'information se fait entendre. Cet indicatif sera repris chaque fois que Jean Darno interviendra. Après les publicités, l'éclairage braqué sur le bureau d'information. Le reste du plateau est plongé dans le noir. On devrait pouvoir se servir d'un système de projection instantanée qui représenterait une image de est la console d'information sur un grand écran au-dessus de la scène.

Jean Darno (*voix sérieuse et professionnelle*) : Bienvenue à ceux et celles qui se joignent à nous. C'est aujourd'hui que débute, au Tribunal pénal international, situé à Washington, la réouverture du procès de Socrate qui, comme tous et chacun le savent, est resté dans les labyrinthes du souvenir historique et mythique depuis près de deux millénaires et demi. Nous venons d'apprendre, de nos correspondants à l'étranger, que des mesures de sécurité sans précédent ont été mises en place. Le Syndicat international des Polices, dont le siège social se trouve à Washington, a lancé un appel au calme. Pour le moment, aucun incident fâcheux n'est venu ternir ce jour mémorable qui est l'aboutissement du travail d'une multitude de groupes de pression mis sur pied pour la sauvegarde de notre démocratie en péril. Pour nous accompagner dans les méandres de ce procès inachevé qui s'avère long et compliqué, nous aurons le privilège de compter sur la présence de nombreux spécialistes. Nous inviterons, tour à tour, des personnalités du monde de la justice, du journalisme et de l'Histoire qui nous présenteront leur point de vue sur ce procès qui a remué, remue et remuera notre conscience. La démocratie, cadeau des Grecs, que nous avons tant bien que mal réussi à préserver en lui adjoignant le rempart de nos institutions, est aujourd'hui, comme jamais avant, menacée, de toutes parts, par des guerres de religion, par la prolifération aveugle des multinationales et par la corruption généralisée de nos gouvernements. Le professeur Kastrampoulos, né à Washington, mais aujourd'hui titulaire de la chaire d'histoire de l'université d'Athènes sera notre premier invité. (*Il regarde son écran d'ordinateur placé devant lui et porte la main à son oreille.*) On me dit à l'instant que madame Xanthippe Socrate, l'épouse éplorée de l'accusé Socrate, a accepté d'accorder une entrevue exclusive à notre réseau. Cette entrevue inespérée et inattendue sera retransmise sur nos ondes dans les plus brefs délais. Mais, pour l'instant, voici un court message publicitaire.

L'éclairage se déplace vers les deux choristes. L'un d'eux porte un sac de déchets qui s'éventre sur la scène sans aucune provocation. L'autre porte un sac plein de déchets qu'il a beau secouer, mais qui ne se brise pas. On n'entend que le fond musical. Les choristes reprennent les mêmes gestes en articulant les mots de la publicité précédente, mais on n'entend rien et tout se passe plus vite. (Comme si la télécommande avait baissé

la réception sonore.) Les choristes reprennent leur place dans le chœur après avoir revêtu la longue robe et s'être masqués. Ils reprennent place dans le chœur tout en échangeant les propos suivants. Pendant ce temps, le professeur Kastrampoulos s'assoit auprès de Jean Darno.

Le Chœur (*les choristes parlent entre eux et se fichent du public*) : Pourquoi les sièges des sociétés internationales pour la paix, la justice, / pour la protection de l'enfance, de l'eau, / de l'air, de la terre, contre la torture ont-ils tous pignon sur rue à Washington? / (*En se moquant.*) Mais pour qu'ils soient mieux encadrés, surveillés, défendus par l'Axe du Bien, mon enfant. / Te souviens-tu des questions du petit chaperon rouge au loup, déguisé en grand-mère? (*Changeant de voix, petite voix d'enfant.*) Pourquoi as-tu de si grandes oreilles, grand-mère? / (*Grosse voix du loup.*) Mais, pour mieux t'entendre, mon enfant. / Pourquoi as-tu de si grandes dents, grand-mère? / Mais pour mieux... te... manger, mon enfant. / Et bien! C'est la même chose. Israël et les États-Unis, déguisés en faucon de la paix, veillent sur la démocratie mondiale. / (*Petite voix d'enfant.*) Pourquoi faites-vous la guerre, grand-mère? / (*Grosse voix du loup.*) Mais, pour mieux faire la paix, mon enfant. / Pourquoi faites-vous la paix, grand-mère? / (*Grosse voix du loup.*) Mais pour mieux faire le petit commerce, mon enfant.

Le Coryphée : La récréation est finie, silence! (*Au public.*) Ils sont d'une telle naïveté! Excusez-les, c'est presque impossible de trouver un bon chœur grec de nos jours. Ce n'est plus à la mode, voyez-vous! Si vous saviez la quantité d'entrevues que j'ai dû faire pour trouver ce chœur. (*Gros soupir.*) Le rôle de Coryphée n'inspire même plus le respect. (*Air découragé.*) C'est pour dire!

L'indicatif musical de l'émission d'information. L'éclairage est braqué sur Jean Darno et le professeur Kastrampoulos.

Jean Darno (*s'adressant premièrement au public, puis au professeur*) : Le professeur Kastrampoulos est l'instigateur de la Journée mondiale de la libre expression qui coïncide cette année avec la réouverture du procès de Socrate à Washington. Monsieur le Professeur, vous me disiez, durant la pause publicitaire, que selon vous, ce n'est pas la démocratie qui est en cause, mais le statut de la libre expression à l'intérieur de la démocratie. Qu'entendez-vous par cette affirmation?

Professeur Kastrampoulos : Oui. Il ne faut pas tout confondre. Le procès de Socrate n'est pas le procès de la démocratie, mais le procès de la libre expression. Jusqu'où peut aller la libre expression sans menacer la démocratie? Toute autre considération ne fait que diluer l'importance et l'impact de cette question de la plus haute importance.

Jean Darno : Veuillez expliciter votre réponse. Il nous reste une minute.

Professeur Kastrampoulos : J'essaierai d'être bref. Pourtant, une telle réponse nécessiterait des heures et des heures de développement. Enfin, replaçons-nous au temps du premier procès de Socrate.

Le Chœur (*intéressé*) : Nos arrières, arrières, arrières grands-choeurs devaient y assister? Non?

Le Coryphée : Taisez-vous! Le professeur n'a qu'une minute.

Professeur Kastrampoulos : Je vais devoir employer, par souci d'efficacité et de brièveté, des phrases qui choqueront certainement des opinions bien ancrées dans nos mentalités occidentales.

Le Chœur (*impératif*) : Trêve de circonvolutions, tu n'as qu'une minute.

Professeur Kastrampoulos : En un mot, voilà! Socrate haïssait la démocratie!

Le Chœur (*en se regardant les uns les autres*) : Quoi! Il accuse Socrate. / Entends-tu Coryphée? / Dis quelque chose. / Tu nous avais dit qu'il était un des fils les plus célèbres de la démocratie **athénienne**. / Il est fou à lier. / Il faut le lapider. / Il faut lui couper la main. / Non... le pied! / Non... la langue!

Le Coryphée : Alouette! Non... mais! Vous allez vous taire. Ce ne sont pas des paroles dignes d'un chœur grec démocratique.

Jean Darno : Vous me surprenez, Professeur Kastrampoulos. C'est la première fois que j'entends une telle affirmation.

Le Chœur (*à Jean Darno*) : Chut! Laissez-le parler! C'est du sérieux cette accusation.

Professeur Kastrampoulos (*dictatorial*) : Socrate était un... **beau parleur** et Platon un... **beau scribouilleur** qui ont jeté de la poudre aux yeux d'une multitude de penseurs et de philosophes à travers les millénaires. Ils les ont aveuglés irrémédiablement. Nous souffrons encore de cet aveuglement collectif. (*Véhément, presque en criant et se levant de son siège, tremblant.*) C'est une des plus grandes supercheries de toute l'histoire de la pensée occidentale.

Jean Darno : Professeur Kastrampoulos... Professeur! Vous ne pouvez pas penser ce que vous venez de nous dire.

Professeur Kastrampoulos (*parle plus calmement, mais très fort, lentement, d'une façon très didactique*) : Non seulement Socrate haïssait-il la démocratie, mais il éprouvait un souverain mépris pour le peuple. N'oubliez pas qu'il fut le professeur de Critias, de Charmidès et d'Alcibiade. Écoutez bien ce que je dis! Critias, qui était le cousin germain de Platon, et Charmidès, qui était son oncle, firent partie du groupe des Trente Tyrans qui gouverna Athènes pendant huit mois et commit les pires atrocités. Critias ne faisait qu'appliquer, avec une logique implacable et inhumaine, le principe socratique qui dit : celui qui sait... doit gouverner et le reste... obéir.

Jean Darno (*indigné*) : Mais, on dirait entendre Leo Strauss! N'y a-t-il rien de nouveau sous le soleil de nos philosophies?

Le Chœur (*s'adressant au Coryphée*) : C'est qui Leo Strauss? / (*Une autre voix.*) C'est qui Leo Strauss? / (*Une autre voix.*) Oui, dis, Coryphée, c'est qui Leo Strauss? / Pourquoi le professeur est-il tout rouge et fâché?

Le Coryphée (*impatiente par le Chœur et intéressé par la conversation du professeur*) : Chut! Taisez-vous. Taisez-vous. Plus tard! Je vous expliquerai. Plus tard! Je veux comprendre. C'est très intéressant.

Professeur Kastrampoulos (*changeant de ton, mais toujours impérieux, devenant furieux à la fin de cette tirade, il s'étouffe*) : De plus, souvenez-vous que Platon, un autre brillant élève de Socrate, un des plus grands écrivains de toute l'histoire de l'humanité, admirait... Sparte... et non, Athènes. Critias et Charmidès sont décrits par Platon, dans ses Dialogues, comme des hommes charmants, discutant en toute amitié avec Socrate.

Le professeur Kastrampoulos prend un verre d'eau pour arrêter sa toux. Il essaie de se calmer et Jean Darno attend patiemment.

Le Chœur (*les choristes parlent entre eux selon leur habitude*) : Non! Mais c'est du népotisme tout craché. / Tu le savais, toi, que Critias était le cousin germain de Platon? / Un élève de Socrate? On aura tout vu! / Et Charmides, l'oncle de Platon? / La politique et la philosophie en conflit d'intérêts. / C'est du jamais vu! / Socrate fréquentait du bien beau monde! / On ne peut quand même pas accuser quelqu'un à cause de ses fréquentations, que je sache. / Ah! Non? Si je fréquentais les Hells Angels, que dirais-tu? Enh? / Si je dansais à leur mariage? Enh! / Si je chantais pour eux? Enh! / Si j'étais photographié avec eux? / Ça ne prouve rien du tout. / Rien du tout. / On dira ce qu'on voudra, c'est quand même louche! / (*Se donnant un air de sans reproche.*) Je dirais même très louche!

Jean Darno (*comme s'il n'y avait pas eu d'interruption*) : Oui, je comprends, mais ...

Professeur Kastrampoulos (*véhément*) : Platon ne fait aucune allusion à cet épisode sanglant. (*Dramatique.*) Le silence est souvent le pire des mensonges. Pire que la négation du fait. Il est sournois. Il s'infiltré partout. On ne peut l'attaquer, il s'évade et s'étire dans le temps. Ah! Le silence! Je pourrais vous en parler longtempsmais...

Jean Darno (*essayant d'interrompre*) : Oui, je vois, mais...

Professeur Kastrampoulos (*encore plus véhément*) : Et, n'oubliez pas, que ces atrocités eurent lieu, quatre ans, je dis bien, quatre ans, avant le procès de Socrate. La démocratie, qui venait d'être rétablie, ne pouvait oublier ces événements sanglants. Malgré tout, avec magnanimité, elle décréta, une amnistie qu'elle s'efforça, ensuite, de faire respecter. C'est dans cette atmosphère qu'eut lieu le premier procès de Socrate. Il ne faut surtout pas oublier ces faits.

Le Chœur (*un choriste, grosse montre en main*) : Ça fait plus d'une minute!

Jean Darno : (*Sérieux, mécontent des propos entendus.*) Je regrette, mais nous devons nous interrompre, Professeur Kastrampoulos, c'est tout le temps dont nous disposons. Nous vous remercions de nous avoir fait part de vos opinions, je dirais... enfin... euh!... toutes personnelles sur Socrate. (*Caméra uniquement braquée sur Jean Darno qui s'adresse à la caméra, au public, arborant une expression souriante.*) Quant à nous, nous nous retrouverons après cette courte pause publicitaire.

Tableau 3

Le Coryphée (*fort en emphatique*) : Tableau trois : Où la sagesse féminine prend enfin, dans toute sa splendeur, la place qui lui revient.

Un des choristes, une jeune femme enlève sa longue robe et son masque et apparaît vêtu en mini-jupe et camisole tout aussi mini. Un autre choriste, un jeune homme, torse nu et portant un jean très ajusté. Musique de tango. Ils dansent lascivement.

Le Coryphée (*voix hors champ de narrateur*) : Les nouvelles culottes de continence donneront à l'apparence des papis et des mamies, l'aisance qu'il leur fallait pour vivre au sec dans leur âge d'or et de diamant.

Les choristes reprennent leur place dans le chœur après avoir revêtu la longue robe et s'être masqués. L'indicatif musical de l'émission d'information. L'éclairage est braqué sur Jean Darno.

Jean Darno : On m'apprend à l'instant que notre envoyée à Athènes, Texas, Sarah Berry, est auprès de madame Xanthippe Socrate. Nous la rejoignons immédiatement.

On entend l'indicatif musical des émissions dirigées par Sarah Berry : Air de Zorba, the Greek. Sur l'écran, apparaissent la reporter, Sarah Berry ainsi que madame Xanthippe Socrate, vêtue d'un péplum et, en même temps, l'éclairage se dirige vers un autre coin de la salle d'information où elles se trouvent en chair et en os. Donc, on voit la scène suivante en direct et sur l'écran. Deux fauteuils, une petite table, des verres d'eau et au mur, une grande affiche touristique, défraîchie du Parthénon sur laquelle est écrit : « Venez nous voir sur les ailes du nouvel Airbus et visitez la Grèce à dos de mule. »

Sarah Berry : Nous nous excusons auprès de nos téléspectateurs, il s'agit évidemment d'Athènes, Grèce et non d'Athènes, Texas : Un simple lapsus géopolitique, socio-économique et sociolinguistique de notre cher Jean. (*Puis se tournant vers son invitée.*) Permettez-nous, Madame, de vous exprimer toute notre reconnaissance pour avoir, dans un moment si pénible pour vous, accepté de nous accorder cette entrevue.

Madame Xanthippe Socrate : Oh! Vous savez, le temps arrange bien les choses. Je ne le voyais pas souvent. Il était toujours avec ses copains. Il parlait... parlait... parlait et ne faisait pas grand-chose à la maison. Je me débrouillais seule avec le ménage, les courses, les esclaves et les enfants.

Sarah Berry : (*Pensive*) Que c'est étrange, plus le temps passe et plus c'est pareil! (*Puis s'adressant directement à son invitée.*) Mais racontez-nous votre dernière rencontre avec votre mari, vos derniers moments passés avec lui.

Madame Xanthippe Socrate : C'est maintenant du domaine public. Tout a été dit. Platon a fait sa réputation sur le dos de mon mari. Moi, je n'ai rien reçu de tous les droits d'auteur qu'il a engrangés. Les enfants et moi, on n'a rien eu. Pas une drachme!

Sarah Berry : Oui, je comprends. Ne voulez-vous pas partager avec nous quelques petits détails intimes qui auraient échappé à la sagacité de Platon?

Madame Xanthippe Socrate (*pense quelques instants, puis commence son histoire sur un ton de confidence*) : Et, bien voilà! Soky était en prison et ses amis le pressaient de s'enfuir. Lui, comme de raison, refusait. Têtu, comme ça, il ne s'en fait plus! Plus têtu que ça, tu meurs! Bon! Alors! Je lui avais apporté un gâteau au miel. Son préféré. Il le partagea avec ses amis. Ils s'en délectaient tous. Même que Soky poursuivait les petites miettes sucrées de son doigt humecté de salive. (*Lentement et très expressif.*) Eh! Bien! Savez-vous ce qu'il advint?

Sarah Berry : Non! Racontez...

Madame Xanthippe Socrate (*en minaudant*) : Oh! Je ne sais si je devrais vous raconter cela... c'est... c'est très intime... Soky ne serait peut-être pas d'accord.

Sarah Berry : Mais racontez! Madame! Ne nous faites pas languir. Mettez-vous à l'aise. Prenez une grande inspiration et imaginez être, en tête à tête, avec Oprah.

Madame Xanthippe Socrate (*en minaudant et changeant de voix pour imiter Socrate*) : Bon, dans ces conditions. Alors, voilà : Soky me posa la question suivante : « Quels sont les ingrédients de ce gâteau, Xanthippe? » Alors, je lui rétorquai que j'y avais mis euh! (*En énumérant les ingrédients sur ses doigts.*) Six œufs, du miel, de la farine, de l'huile d'olive, du lait de chèvre sans oublier la levure, évidemment. Alors, il me demanda : « Xanthippe, qu'est-ce que la levure? » Alors, je lui répondis : « Soky, tu le sais bien. La levure est ce qui fait lever le gâteau. » Alors, il me dit d'un ton sévère : « Xanthippe, tu ne réponds pas à ma question. » Alors, je lui dis : « Ah! Non? » Alors, il me dit : « Non! Je t'ai demandé ce qu'était la levure et non... ce qu'elle faisait. » Alors, je dus lui avouer que je ne le savais pas. Alors, il me dit : « Celui qui... sait... ce qu'est la levure... doit faire le gâteau, le reste... doit observer. »

Sarah Berry : Non! Vraiment? L'Histoire se répète encore et encore avec de légères variations et modulations sur un même thème.

Toutes les deux restent pensives quelques instants.

Le Chœur (*un choriste*) : Mais où veut-elle en venir?

Le Coryphée (*didactique*) : Socrate disait : Celui qui sait, doit gouverner, le reste obéir. Donc : Celui qui sait ce qu'est la levure, doit faire le gâteau, les autres doivent observer. Voilà!

Le Chœur (*choristes féminins*) : C'est très condescendant. / Je n'aimerais pas me faire répondre sur ce ton. / Il est macho ce mec. / J'aimerais bien goûter à son gâteau. / Ouash! Pas moi. C'est fait avec du lait de chèvre. / Ça doit goûter la laine.

Madame Xanthippe Socrate (*pensive*) : C'est ça qui lui a tourné la tête.

Le Chœur : Quoi? Le lait de chèvre?

Sarah Berry : Que voulez-vous dire, Madame?

Madame Xanthippe Socrate (*avec tristesse*) : Sa dialectique négative.

Sarah Berry : Je ne comprends pas. Que voulez-vous dire?

Le Chœur : Elle a raison. / Ce n'est pas clair. / Je dirais même plus. Ce n'est pas clair pantout. Que veux-tu dire?

Madame Xanthippe Socrate (*rapidement*) : Bon, voilà! Il prouvait à tous qu'ils ne savaient rien. Certains, plus intelligents, comprenaient vite qu'ils ne savaient rien, alors eux pouvaient gouverner ceux qui croyaient savoir encore en les dialectisant. Vous me suivez? C'est ce qu'il appelait sa dialectique négative.

Le Chœur (*d'un air snob*) : La philosophie n'est pas son fort. Elle devrait retourner à ses gâteaux même si elle ne sait pas.

Sarah Berry : Avez-vous déjà mis en pratique certains de ses enseignements?

Madame Xanthippe Socrate : (*Scandalisée.*) Vous n'y pensez pas! Dieux merci, non! (*Intimement.*) Vous savez, c'est difficile pour moi de parler des idées de Soky. (*Tristement.*) Il ne me les expliquait jamais. Plus tard, après sa mort, on m'a montré des écrits de Platon. (*Scandalisée et de plus en plus fort.*) Et, alors là! Les horreurs que j'y ai trouvées! Il attribue à Soky des paroles immondes et je ne puis même pas dire si c'est vrai ou faux. Je ne peux même pas défendre sa mémoire. (*Confidentiellement.*) Imaginez que Platon fait dire à Soky que la meilleure et la plus efficace manière de paver le chemin vers la cité idéale est d'exiler toute personne au-dessus de dix ans et de n'y laisser que les

tout jeunes enfants pour qu'ils soient remodelés par les philosophes. (*Scandalisée.*) Vous imaginez la pagaille. Ces pauvres petits êtres à la merci de la dialectique négative. Quelle abomination! Seuls les hommes peuvent concevoir de telles horreurs!

Sarah Berry : Vous n'allez pas me croire, Madame, mais c'est justement ce que les Kmères Rouges ont fait au Cambodge.

Madame Xanthippe Socrate : Non, ce n'est pas vrai?

Sarah Berry : Tout ce qu'il y a de plus vrai, Madame. Un génocide a été perpétré contre le peuple cambodgien et personne n'est intervenu.

Madame Xanthippe Socrate : Croyez-vous que mon mari soit responsable de cela? Je ne pourrais plus dormir de toute ma mort.

Sarah Berry : Non! Non, Madame, ne vous inquiétez pas. Il y a eu de nombreux philosophes et politiciens qui sont venus après lui et qui ont fait encore beaucoup plus de mal. Si ça peut vous consoler, il n'est ni le seul, ni le plus coupable... loin de là!

Madame Xanthippe Socrate : Oh! Merci. Vous me rassurez. Mon Soky n'était pas si méchant après tout. (*Sur un ton intime.*) Vous savez, dans le fond, je crois qu'il était, depuis quelque temps, moins attiré par tous ces jeunes aristocratiques riches, aux formes parfaites. Il sentait son désir rétrécir comme peau de chagrin. Cela le chagrinait profondément. Je le percevais à travers ses rares gestes de tendresse envers moi. C'est pour cela, je crois, qu'il ne s'est pas défendu avec toute l'ardeur dont il était capable lors de son procès. Après sa condamnation à mort, et quand ses compagnons le supplièrent de s'échapper de prison, il leur demanda s'ils connaissaient un endroit hors de l'Attique qui était inaccessible à la mort. Il avait tellement d'humour, mon Soky. Il leur déclara que la mort était un bienfait qui venait à point le sauver du déclin du vieil âge. (*Tristement.*) Nos trois jeunes enfants n'ont pas réussi pas à le sortir de sa morosité, à lui impartir un dernier souffle de jeunesse.

Sarah Berry : Merci, Madame, de votre émouvant et précieux témoignage. Nous devons, malheureusement, nous interrompre. Les téléspectateurs intéressés pourront entendre la suite de cet entretien sur le réseau BCN. À vous, Jean Darno.

L'éclairage se dirige vers Jean Darno.

Jean Darno (*changeant de ton du tout au tout, avec entrain*) : Passons maintenant aux nouvelles du sport. Suzan Levine, à vous l'antenne. (*Un instant de silence*) Suzan Levine, vous m'entendez? (*Un autre moment de silence.*) Suzan Levine, vous m'entendez? (*Il crie, fâché.*) Bon sang, m'entendez-vous? (*Change de ton du tout au tout, devient souriant.*) Bon, je crois que nous avons perdu la communication. Allons à la pose publicitaire, nous vous reviendrons, par la suite, avec le reportage de notre chroniqueuse sportive.

Un des choristes apparaît vêtu d'un habit, veste et cravate, très chic, il porte un drapeau blanc. Fond musical : les premières mesures d'« Ô Canada » suivies des premières mesures de « Star-Spangled Banner » et de celles de « Mon pays, ce n'est pas un pays c'est l'hiver... » en boucle et d'un amalgame des trois.

Le Coryphée (*voix hors champ de narrateur*) : Un message de vos gouvernements fusionnés.

Le Chœur (*un des choristes, ton incantatoire*) : La répétition est le Sentier lumineux qui mène à la vérité. Attention. Il n'y a de vérités que dans l'accoutumance à la répétition. La vérité par la répétition, la vérité par la répétition, la vérité...

Le Coryphée (*voix hors champ de narrateur*) : Ceci est un message de vos gouvernements fusionnés pour votre intérêt.

Le choriste reprend sa place dans le chœur après avoir revêtu sa longue robe et s'être masqué.

Tableau 4

Le Coryphée (*fort en emphatique*) : Tableau 4 : Où l'ancien et le nouveau discutent allègrement.

L'indicatif musical de l'émission d'information se fait entendre. Puis l'éclairage se déplace vers la console d'information.

Jean Darno : Nous n'avons malheureusement pu obtenir la communication avec notre chroniqueuse sportive. Dès que possible, nous vous présenterons son reportage. Pour le moment, transportons-nous à Athènes.

L'indicatif musical de l'émission, air de « Zorba, the Gree k », se fait entendre. Cinq personnes, dont Sarah Berry, sont assises autour d'une table ronde. Un des invités est masqué. Sur la table, des verres d'eau, papier, crayons. Au mur des affiches : Le Parthénon, des vases grecs, des sportifs nus, dans des poses hiératiques, tous les clichés habituels, etc. Xénophon porte chiton court et chlamyde, Péricles doit être habillé en statue de Péricles avec casque célèbre! Les autres portent des vêtements contemporains. I. F. Stone porte un T-shirt sur lequel est imprimé : No to biological warfare. Yes to logical warfare.

Sarah Berry : Merci, Jean. Chers téléspectateurs, bienvenue à notre émission : Espaces-temps libérés. Ce soir, nous sommes heureux d'accueillir Maître Lanoue, de nos studios à Washington (*On voit Maître Lanoue sur l'écran.*) Bonsoir, Maître Lanoue.

Maître Lanoue : Bonsoir, Madame Berry

Sarah Berry : À ma gauche, Monsieur Xénophon, général à la retraite, auteur d'importants ouvrages sur la politique, l'économie domestique et l'Histoire, disciple de l'accusé Socrate; il fut l'un des premiers correspondants de guerre à écrire ses relations de campagne. (*Montrant un exemplaire.*) Nous venons de recevoir un exemplaire de l'Anabase qui raconte, entre autres, l'épisode de la retraite des Dix Mille, et qui vient d'être réédité aux éditions Espaces-temps libérés. Bonsoir, Monsieur Xénophon.

Monsieur Xénophon : Bonsoir, Madame Berry.

Sarah Berry : À sa gauche, Monsieur Péricles, homme d'État athénien à la retraite, chef du parti démocratique pendant plus de trente ans; il s'attacha à la démocratisation de la vie politique, ouvrant à tous l'accès aux hautes magistratures. C'est en cette qualité que nous l'avons invité à notre émission. Bonsoir, Monsieur Péricles.

Monsieur Péricles (*bourru*) : Bonsoir.

Sarah Berry : À ma droite, Monsieur X qui, pour des raisons de sécurité, préfère garder l'anonymat. Bonsoir, Monsieur.

Monsieur X : Bonsoir.

Sarah Berry : Et, à sa droite, Monsieur I. F. Stone, célèbre journaliste qui, depuis toujours, milita en faveur de la liberté d'expression, et du droit à l'information indépendante. Champion de la paix et des libertés civiles, il fonda le « I. F. Stone's Weekly » qui fut le premier journal à dénoncer les atrocités de la guerre au Vietnam. Il devint, dès le début du McCarthyisme, un de ses plus farouches opposants. Le mouvement « American Civil Liberties » lui remit la Médaille de la Liberté, il obtint des « doctorats honoris causa » des universités de Princeton et de McGill. Monsieur I. F. Stone est l'auteur du livre « The trial of Socrates ». Et, c'est à ce titre que nous l'invitons, ce soir. Bonsoir, Monsieur Stone.

Monsieur I. F. Stone : Bonsoir, Madame.

Sarah Berry : Messieurs, merci d'avoir accepté de participer à cette rencontre. J'aimerais faire un premier tour de table en vous demandant, à chacun, de dire quelques mots sur le procès qui débute aujourd'hui. Vous venez tous de paysages temporels et spatiaux très différents : Monsieur Péricles est mort avant le procès de l'accusé Socrate, monsieur Xénophon est son contemporain, notre invité mystère et Maître Lanoue sont bien vivants et monsieur I. F. Stone est un tout jeune mort. Ceci enrichira d'autant plus notre débat. Monsieur Xénophon, vous avez la parole.

Monsieur Xénophon : Permettez-moi, avant tout, de vous remercier de cette invitation. Il est très rare que l'on pense à nous lors de tels événements. Cette initiative, de votre télévision nationale, devrait créer un précédent. Sous prétexte que nous sommes morts, on

ne nous invite plus. Pourtant, je me sens membre, à part entière, de votre modernité. En ce qui concerne la réouverture de ce procès, j'ai très peu d'espoir sur son issue. Je crains que monsieur Socrate soit, pour une deuxième fois, injustement condamné à mort. Je me souviendrai toujours de cette boutade qu'il lança à un ami qui lui disait : « Socrate, ce que je trouve terrible, c'est que vous soyez **injustement** mis à mort. » Ce à quoi, Socrate répondit: « Auriez-vous préféré que je sois mis à mort **justement**? »

Les participants réagissent en souriant et en opinant de la tête.

Sarah Berry : Monsieur X, vous avez la parole.

Monsieur X : L'accusé ne devrait pas être Socrate, mais la ville qui le condamna. Je n'ai rien à ajouter pour le moment

Sarah Berry : Merci, Monsieur X. À vous, Monsieur Péricles.

Monsieur Péricles : J'aimerais, comme l'a fait, avant moi, mon compatriote Xénophon, souligner votre heureuse initiative. Lors d'émissions portant sur les grandes questions internationales, on invite habituellement des gens venant d'horizons géographiques et politiques différents, mais, à ma grande surprise, j'ai constaté que jamais, ces invités provenaient d'horizons temporels distincts. Ce qui, vous en conviendrez, appauvrit énormément le débat. Pourtant, depuis que Einstein a revendiqué l'espace-temps comme cadre pour la physique, je me serais attendu à une plus grande ouverture de la part de vos intellectuels. Ce qui manque à vos politiciens, c'est justement une compréhension de cette quatrième dimension, une appréhension de l'Histoire qui les empêcherait, peut-être, de faire et refaire les mêmes erreurs. Quant au procès de mon célèbre compatriote, je préfère attendre le début de la discussion pour vous faire part de mes opinions.

Sarah Berry : Je respecte votre décision, Monsieur Péricles. Rejoignons maintenant Maître Lanoue à nos studios de Washington. Maître Lanoue, avez-vous quelques mots à nous dire avant le début de la discussion?

Maître Lanoue (*de plus en plus enthousiaste*) : Je suis très ému de participer, même si ce n'est que par écran interposé, à cette émission qui, pour la première fois, reçoit, en personne et en direct, monsieur Péricles. Depuis ma plus tendre enfance, Péricles a été mon idole et mon héros. Quel bonheur de pouvoir lui dire : « Merci, Monsieur Péricles, pour tout ce que vous nous avez légué. Sous votre gouverne, on a procédé à la distribution des terres, vous avez eu le souci des pauvres. C'est vous qui avez inventé le *misthos*, cette indemnité compensatrice de la perte d'une journée de travail qui fut distribuée aux pauvres et leur permit ainsi de devenir jurés, de participer, enfin, à la vie administrative de leur cité. »

Monsieur Péricles : J'ai pourtant si peu accompli.

Maître Lanoue : Nous essayons tant bien que mal de poursuivre votre œuvre. En ce qui concerne le procès de l'accusé Socrate, je préfère laisser la parole à mon ami, I. F. Stone. J'interviendrai, à l'occasion, pour clarifier certains points légaux, si nécessaire.

Sarah Berry : Monsieur I. F. Stone, vous avez la parole.

Monsieur I. F. Stone : Merci, Madame Berry. J'aimerais avant tout...

Sarah Berry (*porte la main à son oreille, elle entend un message*) : Je regrette, mais nous devons nous interrompre. À vous, Jean Darno.

Jean Darno : Nous venons d'obtenir la communication avec notre chroniqueuse sportive. À vous, Suzan Levine.

Tableau 5

Le Coryphée (*fort en emphatique*) : Tableau cinq : Où le sport fait une timide et frileuse apparition, contrairement à ses habitudes contemporaines, et où les cotes d'écoute veulent informer et former l'Histoire.

Suzan Levine apparaît à l'écran. Au fond, on voit la Maison Blanche.

Suzan Levine : Le Comité olympique vient d'accepter la proposition de la délégation des États-Unis. Les prochains Jeux olympiques auront lieu à Washington. Rappelons-nous que l'UNESCO a proclamé « Patrimoine de la démocratie universelle », la ville de Washington. Le président Push, nouveau récipiendaire du prix Nobel de la Paix, dans un geste sans précédent, a offert son ranch pour héberger les plus importants dignitaires.

Jean Darno : Suzan, veuillez, nous excuser pour cette interruption, mais les membres du jury arrivent à l'instant au Tribunal pénal international. Nous nous transportons donc à Washington et rejoignons Maître Lanoue à nos studios.

Maître Lanoue : On vient de m'apprendre que pour le procès de Socrate, qui risque d'être très long, les membres du jury ont obtenu gain de cause et recevront 1.17 \$ par jour pour leurs menues dépenses. Ce montant pourra être indexé au coût de la vie, si jugé nécessaire, mais devra être ajouté à leur déclaration de revenus pour l'année en cours. Le gouvernement n'a accepté de voter cette augmentation que pour éviter une malencontreuse comparaison entre le sort des jurés de ce procès et celui des jurés du premier procès de Socrate qui eut lieu à Athènes. Ceux-ci étaient, alors, automatiquement et généreusement dédommagés par l'État, pour leur perte de gain, durant toute la durée du procès.

Jean Darno : Merci, Maître Lanoue, pour cette précision. Après cette courte pause publicitaire, nous retournerons à nos studios d'Athènes, Texas. Pardon, ma langue s'est encore embourbée dans ma géographie, je voulais dire, Athènes, Grèce, évidemment.

Un des choristes apparaît vêtu d'un habit, veste et cravate, très chic, il porte un drapeau blanc. Fond musical : les premières mesures d'« Ô Canada » suivies des premières mesures de « Star-Spangled Banner » et de celles de « Mon pays, ce n'est pas un pays c'est l'hiver... » en boucle et d'un amalgame des trois.

Le Coryphée (voix hors champ de narrateur) : Un message de vos gouvernements fusionnés.

Le Chœur (un des choristes, ton incantatoire) : La répétition est le Sentier lumineux qui mène à la vérité. La vérité par la répétition, la vérité par la répétition, la vérité réconfortante par l'accoutumance de la répétition...

Le Coryphée (voix hors champ de narrateur) : Ceci est un message de vos gouvernements fusionnés pour les besoins de la rationalisation et de la paix sociale.

Le choriste reprend sa place dans le chœur après avoir revêtu sa longue robe et s'être masqué. L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek. Puis l'éclairage se déplace vers le studio à Athènes.

Sarah Berry : Merci, Jean. Monsieur Stone, vous avez la parole.

Monsieur I. F. Stone : J'aimerais vous faire part d'une pensée qui m'accompagne depuis le début de cette émission. Aujourd'hui, la question qui accapare l'attention des médias, des historiens, des juristes et d'un large public rivé à leur télévision est : pourquoi la ville d'Athènes, à ce moment, instigatrice et représentante de la démocratie, condamna-t-elle à mort l'un de ses plus illustres citoyens qui ne faisait, après tout, qu'exercer sa liberté d'expression? Qui l'aurait cru? Une question, qui amène à la réflexion, dans ce temps de zapping, et qui, de plus, suscite l'intérêt, c'est vraiment surprenant.

Monsieur X : Oui, c'est étonnant. On m'a dit que les cotes d'écoute de votre émission ont remonté depuis que vous vous penchiez sur le procès de Socrate. Ces cotes d'écoute sont ordinairement réservées aux événements sportifs ou aux procès de vedettes de cinéma et de télévision. N'est-ce pas?

Maître Lanoue : L'Amérique et l'Europe se disent : La démocratie est un acquis. Pourquoi s'en faire? Pourtant, peut-on encore parler de démocratie aux États-Unis?

Monsieur X : Peut-on parler de démocratie dans un pays qui arbore ouvertement, sans pudeur, comme slogan : « Mentir aux masses, c'est nécessaire pour leur confort. »? Il faut réconforter les masses pour qu'elles puissent consommer, consommer jusqu'à en éclater.

Sarah Berry : Merci à vous tous pour ces quelques mots. Abordons maintenant, si vous le voulez bien, le cœur de notre propos, si bien formulé par monsieur I. F. Stone : pourquoi Athènes, ville où s'épanouissait la démocratie, condamna-t-elle à mort un de ses plus illustres citoyens qui ne faisait qu'exercer sa liberté d'expression? En répondant à cette question, nous pourrions mieux comprendre les enjeux de ce procès. Monsieur Xénophon, acceptez-vous d'ouvrir le débat?

Tableau 6

Le Coryphée (*fort en emphatique*) : Tableau six : Où les invités se prennent aux cheveux au sens défiguré du terme et montent sur leurs grands chevaux au sens figuré.

L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre.

Sarah Berry : Nous vous écoutons, Monsieur Xénophon.

Monsieur Xénophon : Merci, Madame Berry. Soulignons, premièrement, que Socrate n'a guère pris au sérieux les accusations portées contre lui. Il n'a jamais préparé sa défense, arguant que sa vie entière avait été une longue préparation à ce procès et que, de toute sa vie, il n'avait commis aucune mauvaise action.

Sarah Berry : Au profit de nos auditeurs, pourriez-vous, Monsieur Xénophon, nous rappeler les termes exacts de l'accusation portée contre Socrate?

Monsieur Xénophon : L'accusation fut la suivante : Socrate rejette les dieux reconnus par l'État, honore de nouveaux dieux et corrompt la jeunesse.

Monsieur I. F. Stone : Socrate nia toutes ces accusations.

Monsieur Xénophon (*haussant le ton, colérique*) : Oui, évidemment.

Monsieur I. F. Stone (*plus fort*) : Ces accusations cachaient un profond malaise que les accusateurs n'ont su dégager.

Monsieur X (*fâché*) : Nous n'allons pas essayer de dénicher les petits problèmes mentaux des accusateurs de Socrate.

Sarah Berry : Messieurs, ne nous emportons pas. Continuez, Monsieur Xénophon.

Monsieur Xénophon : Socrate fut toujours un homme juste et désintéressé. Jamais il n'accepta de cadeaux ou d'argent pour ses enseignements.

Monsieur Péricles : Permettez-moi de vous interrompre Xénophon. Vous abordez un point litigieux. Il est vrai que Socrate n'accepta pas d'être payé pour ses leçons. Il hérita d'une somme d'argent qui lui permettait de vivre assez confortablement quoique modestement.

Monsieur X : À ceux qui le critiquaient de ne pas demander de rétribution, Socrate répondait : ceux qui vendent l'amour sont appelés prostitués et ceux qui vendent leur sagesse sont appelés sophistes.

Maître Lanoue : Monsieur Péricles, grâce à vous et à Solon, les citoyens eurent leur mot à dire dans les affaires de l'État. Ces citoyens, des marchands, des ouvriers spécialisés, voulurent apprendre la rhétorique pour pouvoir se défendre. Les sophistes, qui n'étaient pas riches, demandèrent de l'argent pour leurs cours. Les aristocrates ne voulaient pas que ce pouvoir de la parole leur échappe. Ils accusèrent, donc, les sophistes, d'esprit vénal et mercantile. Et Socrate dans tout ça? Et bien, Socrate se tenait surtout avec les aristocrates et exprima souvent son mépris envers les gens du peuple.

Monsieur Xénophon (fâché) : Ce n'est pas de la faute de Socrate si seuls les aristocrates étaient assez intelligents pour écouter ses enseignements et en tirer bénéfice.

Monsieur I. F. Stone : Laissons ces questions de côté. Le fond du problème n'est pas là.

Monsieur I. F. Stone boit un verre d'eau. Le chœur en profite pour intervenir. Les invités doivent agir tout naturellement pendant l'intervention du Chœur : regarder leurs notes, prendre un peu d'eau, échanger des murmures. Comme si la discussion continuait, mais que nous ne l'entendions plus.

Le Coryphée (sentencieux) : Stone a raison. Xénophon fait dévier la discussion. (*S'adressant au Chœur.*) Saviez-vous que c'est Protagoras, un des plus célèbres sophistes, qui institua l'art du débat et de l'argument? Il fut le premier à demander de l'argent pour ses cours.

Le Chœur (rapidement) : Pourquoi veux-tu toujours nous éduquer? Nous sommes des jeunes chœurs grecs modernes. / (*En faisant pirouettes et esquissant des pas de danse jazzés, caractéristiques des actions mentionnées.*) Nous pitonnons et zappons et jazzons et ravons (*prononciation anglaise*) et rapons et punkons et rock and rollons! / Notre rôle est d'être le miroir du peuple d'aujourd'hui, de son ignorance et de ses clichés quotidiens. / Pourquoi voudrais-tu que l'on soit le miroir d'un peuple mort depuis des millénaires? Arrive en ville! Que veux-tu que Protagoras dise à nos jeunes cœurs vibrant au rythme d'un rave métallique?

Le Coryphée (tout tristement et en aparté) : J'ai failli à mon devoir. Je serai précipité dans le royaume d'Hadès.

Monsieur Xénophon (continuant la conversation, comme si de rien n'était, pensif) :

Socrate n'a jamais proféré un seul mot contre les dieux et son attitude envers eux prouvait qu'il était un homme vraiment religieux.

Monsieur I. F. Stone : Laissons ces questions de côté. Le fond du problème n'est pas là.

Monsieur Xénophon (*en se moquant et élevant le ton*) : C'est tout ce que vous avez à dire? « Laissons ces questions de côté. Le fond du problème n'est pas là. »

Sarah Berry : Je vous en prie, Monsieur Xénophon, poursuivez votre exposé.

Monsieur Xénophon : Meletus accusa Socrate d'avoir persuadé les jeunes de lui obéir au lieu d'obéir à leurs parents. Socrate reconnut la vérité de cette accusation tout en remarquant que lorsque la santé ou la guerre sont en cause, on s'adresse à un médecin ou à un militaire et non à un parent; et qu'il est donc naturel, d'en référer à un sage, quand il s'agit de sagesse. Les questions abordées par Socrate ne concernaient que les affaires humaines : était-ce bon ou mauvais? Beau ou laid? Juste ou injuste? Prudent ou fou? Courageux ou lâche? Qu'est-ce que la prudence, la folie, le courage, la lâcheté?

Monsieur Péricles : Mais aussi : Qu'est-ce qu'un bon gouvernement? Qui doit être chef d'État? Ces questions furent aussi traitées par Socrate. Des questions qui pouvaient vite prendre une allure subversive. Vous semblez les oublier, Xénophon.

Monsieur Xénophon : Socrate disait que le bon politicien devait agir avec le peuple, comme un médecin avec ses patients et qu'il ne devait pas accéder à leur seul plaisir.

Monsieur X : Il comparait le bon politicien à un berger conduisant son troupeau.

Monsieur Xénophon : Sur un bateau, on doit obéir au capitaine, car c'est lui qui **sait** naviguer, qui sait nous amener à bon port.

Monsieur Péricles : Trêve de métaphores. Elles n'ont pas fondé notre démocratie.

Maître Lanoue : Un instant, monsieur Xénophon? Socrate ne prêche-t-il pas la monarchie absolue? Le monarque est celui qui sait gouverner. Les autres doivent obéir.

Monsieur I. F. Stone : Et voilà, le fond de la question! Les disciples de Socrate voyaient la communauté humaine comme un troupeau qui avait besoin d'un gardien, et non comme des citoyens soumis aux mêmes devoirs et jouissant des mêmes droits, réunis sous un gouvernement autonome.

Maître Lanoue : Si nous ne sommes pas satisfaits du médecin qui nous soigne, nous en trouvons un autre. Mais, que fait-on avec un roi, un tyran, un dictateur? On ne peut les mettre à la porte. Une citée libre peut choisir et se défaire d'un chef. Une royauté absolue ne peut ni choisir, ni se défaire de son monarque sans violence.

Monsieur I. F. Stone : Les disciples de Socrate méprisaient la démocratie. Ils disaient que le chef ne doit pas rechercher le consentement des gouvernés, mais leur soumission. Socrate n'affirma jamais le droit des citoyens à se débarrasser d'un mauvais dirigeant.

Maître Lanoue : Le troupeau est destiné à l'abattoir. L'Histoire se répète. Aujourd'hui, c'est Leo Strauss qui est la réincarnation d'un Socrate platonifié.

Sarah Berry : Excusez mon ignorance, mais qui est Leo Strauss?

Maître Lanoue : Un philosophe allemand, établi aux États-Unis, qui croit à l'existence d'une hiérarchie naturelle entre les hommes et qui est persuadé que les gouvernants doivent exploiter la médiocrité des gens ordinaires pour maintenir l'ordre dans la société.

Monsieur Péricles (*choqué, triste, découragé*) : Ceci contredit tous les principes démocratiques que j'ai essayé d'instituer. Non! Je ne peux croire à un tel recul.

Maître Lanoue : Pourtant, Monsieur Péricles, c'est exact. Leo Strauss considère que les vérités fondamentales sur la société et l'Histoire ne doivent être connues que par l'élite et cachées aux masses qui n'ont pas la force morale nécessaire pour les affronter. Ses étudiants sont les idéologues des politiques de l'entourage de Push, l'actuel président des États-Unis.

Monsieur Péricles (*tristement et de plus en plus découragé*) : Le mensonge comme instrument politique. Qu'avez-vous fait depuis tous ces siècles? Vos technologies se sont emballées comme un cheval de course, mais votre développement politique d'homme civilisé n'a guère évolué. Vous comprenez davantage le monde qui vous entoure : la foudre et les marées, l'inertie et la gravité, les mécanismes de l'évolution des hommes et de la révolution des astres célestes. Mais, vous! Où en êtes-vous? Vous en êtes encore aux guerres de religion, à l'oppression la plus sauvage de l'homme par l'homme, à l'intolérance de la différence, à l'esclavage encore plus pernicieux que le nôtre ne le fut jamais. Nous avons espoir en un monde meilleur. Qu'en avez-vous fait? Un éternel retour politique et social avec des moyens techniques de plus en plus raffinés qui vous permettent de plus en plus de cruauté dans la répression? Qui pourrait vous sortir de cette impasse historique? Quel dieu? Quel homme? Quel régime politique? Je ne vois aucune solution tant que vos progrès se limiteront à des technologies de plus en plus dévastatrices.

Maître Lanoue : Monsieur Péricles, vous oubliez que nous avons nos institutions qui elles, petit à petit, grâce au travail incessant d'hommes et de femmes remarquables, se sont améliorées, malgré les reculs imposés par des tyrans et par des gouvernements antidémocratiques. Elles progressent dans l'ombre des siècles, dans le silence de l'Histoire. Ne nous enlevez pas tout espoir. Il est ténu, mais il est là.

Monsieur X (*exalté*) : Oui, Maître Lanoue, il nous faudrait des chantres, des titans, des déesses pour entonner l'hymne de nos institutions sur toutes les scènes de la vie politique : Une Antigone, doctrinaire de la démocratie, une Médée, vengeresse de la libre

expression, un Œdipe, détective universel débusquant la vérité dans la fourmilière humaine, une Thémis, une Diké, déesses de la justice divine et humaine, présidentes des cours internationales de justice, une Athéna, déesse de la raison et de la vérité, conseillère des présidents, des ministres, un Chronos remontant les temps et dévorant le mensonge, un Prométhée souffrant, prêt à recommencer son œuvre déviée par la duplicité humaine.

Le Coryphée : Oh! Que ces belles paroles résonnent harmonieusement dans mon pauvre vieux cœur grec désabusé.

Sarah Berry (*s'adressant au public*) : Nous devons nous interrompre. C'est l'heure des informations internationales. Nous nous retrouverons dans trente minutes. Peut-être pourrions-nous alors répondre à la question que nous nous sommes posée au début de cet entretien : pourquoi Athènes condamna-t-elle à mort un citoyen qui ne faisait qu'exercer sa liberté d'expression?

Tableau 7

Le Coryphée (*fort et emphatique*) : Tableau sept : Où l'Ordonnance de non-publication brouille les cartes de cette pièce de théâtre et fait déraiper la suite du récit.

L'indicatif musical de l'émission d'information se fait entendre. Puis l'éclairage se déplace vers la console d'information.

Jean Darno : Bonsoir, Mesdames et Messieurs. Nous passons immédiatement aux nouvelles internationales étant donné la gravité des événements en cours pour cette pièce de théâtre. Nous rejoignons notre envoyée spéciale à Washington, Évelyne Durand. Évelyne, vous avez, ce matin, assisté aux séances du procès de Socrate. Pouvez-vous nous résumer brièvement le déroulement de la séance?

Évelyne Durand : Je regrette, mais le procès a été frappé d'une ordonnance de non-publication. Toutes les délibérations ont eu lieu à huis clos. Je ne peux rien vous révéler sur le contenu de la séance de ce matin.

Jean Darno : Pouvez-vous nous décrire l'atmosphère de la salle?

Évelyne Durand : L'accusé Socrate était très pâle, mais paraissait calme. Il semblait se désintéresser des prises de bec qui fusaient entre les avocats de la défense et de la poursuite. À la sortie du tribunal, des reporters lui demandèrent ce qu'il pensait du déroulement du procès. Sa réponse fut : qu'est-ce que la justice?

Jean Darno : Croyez-vous qu'il se rende compte des enjeux de ce procès?

Evelyne Durand : Ce n'est pas la première fois que Socrate se retrouve devant les tribunaux. Nos téléspectateurs auraient avantage à lire le très bien documenté livre de I. F. Stone « The Trial of Socrates » et trois ou quatre dialogues de Platon. Qu'on se rappelle que Socrate prétendait alors que tout ce qu'il savait... était... qu'il ne savait rien! L'implication n'était pas très flatteuse pour le reste des mortels vu qu'il était considéré comme l'homme le plus sage de l'Attique.

Jean Darno : Merci, Evelyne. Nous vous reviendrons dès que vous pourrez nous communiquer le contenu des preuves et délibérations du procès. Bonne chance.

Evelyne : Merci, Jean.

Jean Darno (*sur un ton assez monotone et régulier*) : Et maintenant, la suite des nouvelles. Un homme vient d'être arrêté à Washington, sur le site des futurs Jeux olympiques. Il criait : « Don't beat around the bush, don't beat around the bush. » Le porte-parole de la Maison Blanche en a vite conclu, après en avoir référé à ses supérieurs immédiats, que l'homme disait : « Beat the bush, beat the bush. » L'homme est interrogé par les Services secrets. Il nie tout. Mais on a, en haut lieu, l'espoir qu'il avouera tout... sous peu. Voilà, c'est tout. Nous rejoignons Sarah Berry à nos studios d'Athènes.

Tableau 8

Le Coryphée (*emphatique*) : Tableau huit : Où les sophistes sont louangés et Socrate en prend pour son rhume.

L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre.

Sarah Berry : Reprenons donc la question à laquelle nous essaierons de répondre durant cette heure : Pourquoi la ville d'Athènes condamna-t-elle à mort un de ses plus illustres citoyens? Monsieur X?

Monsieur X : Elle n'avait aucune raison. Elle agit en trahissant ses idéaux démocratiques. (*Emphatique et lentement, exalté.*) C'est une tache que la démocratie ne pourra jamais effacer. (*Il boit un peu d'eau et continue sur sa lancée.*) Nous, les artistes, nous défendons la liberté d'imagination, la spontanéité de prendre une décision sans en référer à quelqu'un d'autre, de marcher dans la rue sans avoir peur. Pour qui a côtoyé la peur et l'intimidation, rien n'est banal : un sourire au hasard d'un croisement de regard, une pomme croquée dans la rue, une promenade, au bord d'un étang, entre les pins et les peupliers. Je revendique la normalité d'un quotidien ordinaire. En être privé, c'est le redécouvrir dans toute sa monotonie, c'est l'accepter dans toutes ses répétitions, c'est le chérir dans tous ses petits ennuis. La satisfaction profonde d'accomplir un geste anodin au moment où l'envie nous fait signe

Sarah Berry : Votre cri vient du cœur, Monsieur X. Nous en sommes très émus. Votre témoignage nous est infiniment précieux, mais... ne semble pas répondre à la question.

Sarah Berry prend un verre d'eau.

Le Chœur (*les choristes femmes parlent entre elles*) : Et vlan ! Elle n'y va pas de main morte, la belle Sarah. / Elle a raison. / Les hommes ont tendance à tout ramener à leurs émotions ou alors à papoter sans fin au bout d'un téléphone cellulaire en conduisant un bolide rouge à réaction.

Le Coryphée : Taisez-vous! Vous usurpez un rôle qui n'est pas le vôtre. Vous n'êtes pas ici pour dire à l'auteure ce qu'il faut écrire ou ne pas écrire. Laissez-la prendre la responsabilité de ses divagations, ce n'est pas la vôtre.

Sarah Berry : Monsieur Stone, pouvez-vous répondre à cette question.

Monsieur I. F. Stone : Oui, mais, je crois qu'avant tout il faudrait faire un petit effort pour comprendre les Athéniens de ce moment.

Les échanges suivants se font rapidement.

Monsieur Péricles : Solon fut le premier à ouvrir les assemblées, les cours législatives et les cours de justice à la classe pauvre. Il disait : « J'ai armé chaque portion du peuple de manière que l'une ne puisse jamais opprimer l'autre. » Il disait que les affaires de l'État étaient les affaires de tous. Il fit adopter une loi, promulguant la perte de citoyenneté, pour tout citoyen qui restait neutre et refusait de se prononcer lors d'une importante dispute politique.

Maître Lanoue : Il y aurait, de nos jours, très peu de citoyens si cette loi était encore en vigueur.

Monsieur Péricles : Le peuple a recourt aux experts pour certains sujets. Mais quand il s'agit de justice et de bon sens, et puisqu'il est reconnu que tous les hommes en ont reçu en partage, alors, ils doivent exprimer leurs opinions et s'attendre à ce qu'elles soient discutées et prises en considération. On doit leur faire confiance, ils ont le droit de se gouverner eux-mêmes.

Maître Lanoue : L'enseignement socratique, en refusant de reconnaître au peuple un minimum de vertu civique, lui déniait la possibilité même de l'existence de la cité.

Monsieur Péricles : Les sophistes furent les premiers à affirmer l'égalité des hommes.

Monsieur I. F. Stone : Égaux entre eux et égaux devant la loi.

Monsieur Péricles : Solon déclara que la première cause de dissension venait des inégalités de richesse.

Maître Lanoue : Socrate ne parla jamais des pauvres. Il se contentait de poser la question : qu'est-ce que la pauvreté?

Le Chœur (*réplique rapide*) : Nous pouvons imaginer la réponse : la pauvreté c'est la non-virtu. / La non-virtu c'est la non-connaissance. / La non-connaissance c'est la non-virtu. / La non-virtu c'est la non-pauvreté. / Tiens ça ne marche pas! Qu'est-ce qui se passe? Où est l'erreur?

Maître Lanoue : Socrate était maître dans l'art de confondre ses interlocuteurs lors de discussions d'où ils sortaient épuisés et perdus.

Sarah Berry : Oui d'accord. Mais ne pourrait-on pas donner quelques dates précises, quelques faits saillants qui expliquent le comportement de la ville d'Athènes face à Socrate? Quelques points de repère pour nos interlocuteurs.

Le Chœur : Elle éprouve des difficultés à garder le discours sur ses rails, la pauvre Sarah. / Les invités sont très dissipés.

Le Coryphée : Vous n'êtes guère mieux.

Monsieur X (*d'un air important*) : 411, 404, 401 avant Jésus-Christ. Les voilà les dates qui forcèrent Socrate à boire de la ciguë.

Monsieur Xénophon : Ce ne sont pas des événements si importants que ça. Platon n'en a pas parlé dans ses écrits.

Monsieur I. F. Stone : Exactement, Monsieur Xénophon. D'ailleurs, vous non plus n'en n'avez pas parlé et vous avez donné raison aux ennemis de la démocratie.

Monsieur X : En 411, la dictature des Quatre cents, qui dura quatre mois, installa un régime de terreur de connivence avec Sparte. En 404, la tyrannie des Trente commit, durant huit mois, les pires atrocités.

Maître Lanoue : En 411 et en 404, de jeunes aristocrates, disciples de Socrate, semèrent la terreur dans les rues d'Athènes, proclamant bien haut leur dédain pour la démocratie.

Monsieur Xénophon (*véhément*) : On ne peut tout de même pas accuser Socrate des erreurs de ses jeunes étudiants.

Monsieur I. F. Stone : Non, c'est vrai, mais on peut se questionner sérieusement sur l'influence de son mépris constant envers la démocratie.

Monsieur X : Socrate n'a jamais mis les pieds dans les clubs d'aristocrates qui fomentaient le renversement de la démocratie.

Monsieur I. F. Stone : D'accord. Mais Socrate prétendait se tenir au-dessus de la mêlée. Une seule fois, il s'opposa à la dictature des Trente et refusa de faire ce qu'on lui demandait. Il ne prit parti ni pour l'aristocratie, ni pour la classe moyenne, ni pour les pauvres. (*Théâtralement et très lentement.*) L'homme le plus bavard d'Athènes était soudainement, étonnamment, paradoxalement devenu silencieux.

Grand silence de tous.

Tableau 9

Le Coryphée (*emphatique*) : Tableau neuf : Où on commence à comprendre, mais non à excuser, l'attitude d'Athènes face à Socrate.

L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre.

Sarah Berry : Monsieur Stone, veuillez poursuivre.

Monsieur I. F. Stone : Pourquoi Socrate ne s'est-il pas, du moins temporairement, exilé comme plusieurs de ses compatriotes le firent? Non? Il resta à Athènes et ne fut pas inquiété. N'est-ce pas surprenant? Étonnant?

Monsieur X : C'était sa ville après tout. Pourquoi l'aurait-il quittée?

Monsieur I. F. Stone : Et de plus, le gouvernement démocratique fraîchement élu déclara une amnistie générale afin d'éviter la vengeance sanglante de la population contre les tyrans déchus. On ne pouvait donc accuser qui que ce soit d'actes commis avant 403. Et que fit Socrate? Et bien! Socrate reprit ses enseignements. Il continua à se moquer allègrement de la démocratie. Il ne prêchait pas directement sa chute. Non! Mais, son enseignement, qui tournait en ridicule les élections et les mesures égalitaires, suscitait, parmi ses disciples, le mépris de la constitution établie.

Maître Lanoue : Cette attitude encourageait des hommes assoiffés de pouvoir.

Monsieur I. F. Stone : En 401, deux ans avant le procès de Socrate, il y eut une autre tentative de la part du groupe des aristocrates pour renverser le régime. Le rôle de Socrate prit alors, dans la tête de ses compatriotes, une tournure beaucoup plus sinistre. Les jeunes, autour de Socrate, étaient ces mêmes jeunes qui, en 404, avaient parcouru la ville en semant la terreur...

Monsieur Xénophon : Oui, je sais, jamais Socrate ne reconnut la magnanimité de la démocratie dans le rétablissement de la paix. Il ne parut même pas sensible à l'inquiétude de ses concitoyens qui craignaient une autre attaque contre leurs institutions.

Monsieur X : D'accord, d'accord. Ce sont des explications qui montrent justement la fragilité du système démocratique, mais n'excusent en rien l'acte irréparable qui s'ensuivit.

Monsieur I. F. Stone : Je suis d'accord avec vous, Monsieur X. Mon but n'est pas d'absoudre la ville d'Athènes, mais de faire comprendre, à un public de théâtre, un tant soit peu intelligent, les raisons qui l'amènèrent à poser ce geste, qui n'en demeure pas moins, nous le reconnaissons tous, une grave erreur.

Monsieur Péricles : On m'a raconté que Socrate avait prophétisé qu'il serait un jour traîné en justice. Il disait : « J'aurai à subir un procès qui ressemblera à celui d'un médecin accusé par un cuisinier et dont le sort reposera entre les mains d'un jury composé d'enfants. »

Maître Lanoue : Il exhorte les Athéniens à la vertu, mais prétend qu'elle ne peut s'enseigner. Il identifie vertu et connaissance, mais insiste sur le fait qu'elle est inaccessible. Il fait en sorte que tous se sentent inadéquats et alors, comble d'impertinence, il ajoute qu'il ne sait rien.

Monsieur I. F. Stone : N'est-ce pas une façon astucieuse de se déresponsabiliser des actions de ses disciples et de montrer que personne n'est digne de lui lancer la première pierre?

Monsieur Xénophon (*toujours fâché*) : Mais je le répète encore : on ne peut reprocher à Socrate les actes de Critias et de Charmides pas plus qu'à un père, les actes de ses fils.

Maître Lanoue : Socrate utilisa sa sagesse dans un but politique spécial : donner l'impression que tous les dirigeants démocratiquement élus étaient des simples d'esprit. Il employait sa dialectique négative pour juger la compétence des dirigeants à conduire la cité, des cordonniers à réparer les souliers, des poètes à écrire des tragédies. Ce faisant, il minait la confiance des gens dans leur raison, dans leur bon sens et dans leur droit à participer au gouvernement de leur cité.

Monsieur I. F. Stone : Il est évident que le dirigeant doit avoir une certaine connaissance des affaires étrangères, du commerce, de la défense, des travaux publics et de l'économie pour gérer sagement la cité. Mais, de plus, pour Socrate, le dirigeant devait être un philosophe professionnel!

Sarah Berry : Oui, mais dites-nous, concrètement, comment la ville en arriva-t-elle à condamner Socrate à mort?

Le Chœur : Bien Sarah. / Il faut les ramener sur le droit chemin. / Ils ont tendance à s'évader dès qu'ils le peuvent. / Vas-y, Sarah, gronde-les!

Monsieur I. F. Stone : Socrate prépara sa propre défense. Son ton irritant, ses manières offensantes lui fit perdre le pouvoir de persuader.

Maître Lanoue : Heureusement, dans le procès actuel, il est entouré des meilleurs avocats du monde.

Monsieur X : Je suis sûr qu'il va perdre ce deuxième procès. Les avocats de la poursuite sont aussi bons que ceux de la défense.

Sarah Berry : Merci, Messieurs, pour cette intéressante et très instructive discussion que nous poursuivrons bientôt. Comment Athènes arriva-t-elle à condamner Socrate à mort en 399 avant Jésus-Christ? C'est la question que nous poserons, à nos téléspectateurs. Ceux qui participeront auront la chance de gagner une copie du livre de I. F. Stone « The trial of Socrates » ou encore un voyage à dos de mule sur l'Acropole. Mais premièrement, rejoignons Jean Darno pour un résumé des nouvelles nationales et internationales.

Indicatif musical.

Jean Darno : Mesdames et Messieurs, bonsoir. Le pacifiste qui avait crié « Don't beat around the bush » s'est éteint doucement dans les bras de ses interrogateurs. La cause de la mort est encore inconnue. Une enquête est ouverte et l'autopsie est en court. On croit qu'il aurait pu attraper un rétrovirus atypique non allergène lors de ses transferts successifs entre sa cellule et le bureau d'enquête mentale. Cependant, la police affirme que tout s'est passé dans les meilleures conditions hygiéniques possible. Le mystère est total. Voilà, c'est tout pour le moment.

Tableau 10

Le Coryphée (*emphatique*) : Tableau dix : Où la fiction de la réalité perd ses moyens devant la bêtise de l'ignorance.

L'indicatif musical de l'émission d'information se fait entendre. Puis l'éclairage se déplace vers la console d'information.

Jean Darno : On nous communique à l'instant que le procès de Socrate est ajourné. Les membres du jury viennent de réaliser que lorsque les avocats mentionnaient « Athènes », il s'agissait, en fait, d'une ville grecque et non texane. Plusieurs sont en état de choc. De plus, quand ces dits membres voulurent visionner certains extraits du premier procès de Socrate, les avocats de la défense et de la poursuite, pour une fois d'accord, ne purent les convaincre de l'impossibilité d'une telle démarche. Ils refusaient d'accepter

l'existence d'un pays qui n'avait ni télévision, ni caméra, ni machine vidéo poker, ni MacDonald, ni Coke. De plus, quand les avocats, voulant expliquer la situation de la Grèce en 410 av. J.-C., leur révélèrent que, à ce moment, les journalistes étaient réduits à l'état de dramaturge alors l'excitation fut à son comble. Le juge dû faire évacuer la salle et les jurés furent remerciés. L'impasse est donc totale. On nous assure que le procès reprendra dès qu'un nouveau jury aura été choisi. Il semble que, suite à cet ajournement, Push aurait voulu rencontrer Socrate. Nous attendons toujours la confirmation de ce fait. Cependant, certains échos, provenant du salon sphérique, seraient parvenus aux oreilles de nos journalistes en poste à la Maison Blanche. Push aurait demandé à Socrate s'il se repentait d'avoir affirmé que le dirigeant d'un pays devait être un philosophe professionnel. Ce à quoi Socrate, contrairement à ses habitudes, aurait répondu laconiquement : « Non. » Push, décontenancé et impatient, aurait répliqué : « Regardez-moi, ne suis-je pas un contre-exemple vivant de cette affirmation? Ces deux mille ans ne vous ont-ils rien appris? Retournez dans votre tombe. » Ces propos, très sévères, du chef de la Maison Blanche, sont venus jeter une douche froide sur tout le processus juridico-politico-social mis en place par les groupes de pression. On se demande si Socrate pourra, dorénavant, être jugé impartialement dans la Capitale fédérale. On s'attend à ce que les avocats de la défense présentent une requête en ce sens. Le problème se complique grandement du fait que le choix des États-Unis, comme lieu géographique du procès, avait déjà fait couler beaucoup d'encre. Vu que les États-Unis étaient un des rares pays civilisés où la peine de mort sévissait encore et vu que la première condamnation à mort de Socrate en laissait présager une deuxième, ce choix s'avérait tout à fait pertinent. On se demandait même quelle serait la peine réclamée. Les paris avaient le vent dans les voiles. Par quoi allait-on remplacer la ciguë, drogue jugée hallucinogène et dangereuse pour la santé? Par la chaise électrique à trous escamotables, l'injection naturelle et biologique certifiée létale, mais anticonstitutionnelle, le gaz hilarant organique et aphrodisiaque, la guillotine électronique nouvellement mise au point par le conglomérat Sony, Bombardier, Citroën, Cité vaticane, Nortel et Shell? Le public attendait avec impatience la décision du Tribunal pénal. Tout le processus est, pour le moment, suspendu. (*Changeant de ton.*) Et maintenant, rejoignons notre chroniqueuse sportive à Washington. À vous Suzan Levine.

Suzan Levine : Merci, Jean. Un scandale vient d'éclater au sein de la délégation étasunienne du comité olympique. Les pots de vin que l'on offre habituellement aux délégués olympiques étaient remplis d'héroïne et de cocaïne de première qualité provenant probablement de Cuba. L'impatience de Push est palpable et l'on craint une intervention massive des Marines contre la Syrie qui maintient des liens d'amitié avec Cuba malgré le Traité des Açores. C'est tout pour le moment. À vous Jean.

Jean Darno : Merci, Suzan. Nous rejoignons Sarah Berry à nos studios d'Athènes.

L'indicateur musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre. Sarah Berry est avec ses invités.

Sarah Berry : Merci, Jean. Vous nous avez déjà donné, chers invités, une partie de la réponse en nous expliquant que la démocratie avait subi trois grosses secousses qui lui en

faisaient craindre une quatrième plus sournoise. Mais il ne faut pas oublier qu'une des bases d'un système démocratique est de pouvoir exprimer librement nos opinions. Et c'est ce que faisait Socrate.

Monsieur X : Oui, c'est ce que faisait Socrate. C'est pour cette raison que nous nous souvenons de lui. L'esprit libre, le penseur qui a donné une nouvelle dimension à l'homme. (*Crescendo, enflammé.*) L'homme, que les présocratiques avaient réduit à un œil regardant le monde, devenait un être qui apprenait à réfléchir sur lui-même, à tourner un œil vers son être cognitif profond. (*Emphatique, lyrique.*) En un mot, Socrate donnait une âme à l'homme en attendant que Freud lui donne son inconscient.

Maître Lanoue : L'Église catholique en fit un saint laïc. (*En regardant tous les invités.*) Pourquoi Socrate fut-il tant valorisé par la chrétienté?

Sarah Berry : Ne nous faites pas languir, Maître Lanoue.

Maître Lanoue : Parce qu'il avait une notion chrétienne de l'âme. C'est pour cette raison qu'on préserva sa mémoire.

Monsieur Xénophon : Il croyait que l'âme était immortelle et subissait, à la mort du corps, des tortures ou des béatitudes éternelles selon ses mérites.

Maître Lanoue (*de plus en plus fort*) : On ne préserva pas la mémoire de Socrate parce qu'il fut le chantre de la liberté d'expression et de la démocratie. Non! Car il ne le fut jamais. Sa mémoire fut préservée parce qu'elle fut, paradoxalement, récupérée par les ennemis de la démocratie et par l'Église catholique.

Monsieur Xénophon (*très fâché, en criant*) : Je vous défends de parler ainsi. Vous dites n'importe quoi. Vous insultez la mémoire de mon ami. Je vais retourner dans mon siècle si vous continuez à proférer de pareilles impertinences.

Sarah Berry : Monsieur Xénophon, votre présence est indispensable à ce débat.

Monsieur Péricles (*conciliant*) : Voyons, Xénophon, sois raisonnable. Nous ferons route ensemble à la fin de cette discussion. Nous devons voir la Statue de la Liberté.

Monsieur Xénophon : Bon d'accord, mais dis-lui de se taire. Cet avocat n'est guère mieux que tous les sophistes réunis.

Monsieur I.F. Stone : Cette idée de récupération par les ennemis de la démocratie et par l'Église catholique, dont nous parlait, à l'instant, maître Lanoue, est très intéressante.

Monsieur Xénophon (*rouge de colère*) : Je vous défends de parler ainsi. Vous êtes un ennemi de Socrate. Je n'accepte pas que l'on salisse sa mémoire.

Sarah Berry : Voyons, Monsieur Xénophon, nous avons le droit d'émettre des opinions différentes des vôtres. Même si nous affirmons que la Police juive du ghetto de Varsovie fut aussi méprisable que la Gestapo, que l'État d'Israël a des attitudes fascistes, et qu'il emploie des tactiques nazies contre les Palestiniens nous ne devenons pas antisémites par le fait même, il me semble.

Monsieur Péricles : Xénophon, tu t'es mal réveillé de ton long sommeil dogmatique. J'ai l'impression que tu t'es laissé emberlificoter par Platon. Écoutons ce que ces gens ont à dire avant de nous réfugier dans la tranquillité idéalisée de notre siècle. Je trouve palpitants ces nouveaux déploiements qui rejoignent souvent le fond de ma pensée.

Monsieur Xénophon (*boudeur*) : Bon, d'accord. Mais, c'est bien parce que c'est toi qui me le demandes, Péricles.

Sarah Berry : Plusieurs sujets n'ont été qu'effleurés lors de nos conversations. J'aimerais revenir sur certains de ces éléments. Par exemple... (*Elle porte la main à son oreille.*) Nous nous excusons pour cette interruption. Afin de permettre au poste de s'identifier et à la chaîne en continu de se joindre à nous, nous devons passer au tableau suivant. À tout de suite, après ce court message publicitaire.

On voit apparaître sur les écrans une plage de sable rose au bord de la mer bleue sous un soleil aveuglant, une immense bouteille de bière Molson est placée au milieu de la plage sur une chaise longue, elle porte des lunettes de soleil, un chapeau de paille, un bikini et est toute luisante d'huile solaire. On entend le son des vagues et du vent. Les choristes ont un téléphone cellulaire à l'oreille.

Le Chœur (*une voix off, non identifiée, lente et érotique*) : Oh, que c'est bon! Que c'est bon. Exquis jusqu'à la dernière goutte. Doux enivrement d'un bien-être assuré.

Le Coryphée (*voix didactique*) : Mise en garde : ne buvez que pour éteindre votre soif. Si la soif vous dévore et vous terrasse de ses excès, adressez-vous à nous. Téléphonnez-nous sans attendre. Nous sommes là pour vous. Nous vous donnons notre parole et nous la tenons. C'est une promesse. Des psychologues engagés par nos bureaux pourront vous aider à modérer l'extravagance de vos transports. Ceci est un message de votre bienveillante, attentive et compatissante SAQ locale, société gouvernementale à but lucratif pour votre réconfort en tant que consommateur averti.

Le Chœur (*on entend de nombreuses sonneries téléphoniques, différents choristes répondent tous en même temps, on doit entendre les phrases imbriquées les unes dans les autres*) : Ceci est un message enregistré. / Pour conserver votre priorité d'appel, veuillez rester en ligne, un psychologue vous répondra dès qu'il se libérera. / Votre appel est précieux pour nous, veuillez rester en ligne. / Ne raccrochez pas, vous pourriez perdre votre priorité qui est devenue la nôtre, grâce à votre appel. / Un psychologue vous répondra dès qu'il se libérera. Votre appel est précieux.

Tableau 11

Le Coryphée (*emphatique*) : Tableau onze : Où on apprend que la démocratie ne repose pas sur la reconnaissance du bien-fondé de la règle de la majorité et où certaines vérités sont difficiles à avaler.

L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre. Sarah Berry est avec ses invités.

Sarah Berry : Bienvenue à ceux et celles qui se joignent à nous. Comme je le disais à l'instant, j'aimerais revenir sur certains aspects de la discussion que nous n'avons qu'effleurés. Par exemple, pourquoi les sophistes ont-ils encore mauvaise presse? Maître Lanoue?

Maître Lanoue : C'est étonnant que la stratégie adoptée par Socrate et Platon pour dévaloriser les sophistes ait réussi à ce point. Encore aujourd'hui, on critique les sophistes, en employant des arguments qui devraient plutôt s'appliquer à Socrate. Aristophane l'avait compris. Dans « Les Nuages », il représente Socrate comme l'astucieux argumentateur qui peut, par ses raisonnements, permettre à un pauvre père endetté de ne pas payer ses dettes. (*Lentement et avec assurance*). Avec Socrate, la malhonnêteté s'installa en philosophie.

Monsieur Xénophon (*criant, debout et voulant attaquer l'écran où apparaît Maître Lanoue*) : Vous entendez! C'est un outrage! Une honte! J'exige des excuses.

Sarah Berry : Monsieur Xénophon, je vous en prie, assoyez-vous. L'émission se termine dans quelques minutes.

Monsieur Péricles : Je crois que l'on peut dire que Socrate avait une position assez ambiguë. Il était fondamentalement contre la démocratie, mais il en profitait trop pour s'en montrer son farouche opposant. Je ne peux, malgré tout, complètement le blâmer lorsque j'entends les débats houleux, stériles, ennuyeux, répétitifs, non structurés, hors propos des Assemblées nationales.

Maître Lanoue : C'est le prix qu'il faut payer pour être des hommes libres.

Monsieur Péricles : Oui, et quel prix!

Monsieur I.F. Stone : Le patriotisme athénien ne trouvait pas d'écho en Socrate. L'entendre aurait été admettre un lien entre le courage martial qu'il admirait et la démocratie qu'il rejetait. Pourquoi ne lui a-t-on pas posé la question suivante : mon cher Socrate, quand vous vous êtes si bravement battu aux batailles de Delion et Potidée l'avez-vous fait parce que vous aviez une définition satisfaisante du courage?

Sarah Berry (*sombre et pensive, lentement*) : Tout ceci me perturbe. On dit que Socrate accouchait les idées, mais, en vous entendant, je crois qu'il les faisait plutôt avorter?

Silence prégnant. Tous sont sidérés.

Le Coryphée (*découragé*) : Je n'aime pas du tout le ton que prend cette discussion. Passons immédiatement aux nouvelles nationales et internationales.

L'indicatif musical de l'émission d'information se fait entendre. Puis l'éclairage se déplace vers la console d'information.

Jean Darno : Bonsoir, Mesdames et Messieurs. Les États-Unis viennent de présenter aux Nations Unies, une protestation en bonne et due forme contre Cuba qui a récemment condamné à mort et exécuté des prisonniers politiques. L'Irak a remis une requête officielle aux États-Unis leur demandant expressément de libérer dans les plus brefs délais les prisonniers de guerre pris par ces derniers. Les États-Unis ont rejeté cette requête disant n'avoir pris aucun prisonnier de guerre, mais seulement des terroristes. On apprend de source sûre que, dorénavant, le vocabulaire dépendra de l'alignement politique. Push aurait déclaré : « Si vous êtes avec moi, vous capturez des terroristes et si vous êtes contre moi vous capturez des prisonniers de guerre. » Les nouveaux dictionnaires seront mis en circulation, sous peu, aux bureaux de l'American Express.

Le Coryphée (*véhément, agité*) : Zeus, Zeus! Viens chercher ton enfant égaré au milieu des détraqués pervers pour qui la langue est devenue un dé pipé.

Jean Darno : En cette journée de la libre expression qui prendra fin dans moins d'une heure, nous avons réalisé quelques entrevues avec monsieur et madame Tout le monde. Nous rejoignons donc Évelyne à Washington pour ensuite reprendre notre conversation avec le professeur Kastrampoulos.

Les choristes jouent les rôles de monsieur et madame Tout le monde et le commun des mortels (habillés de la façon la plus excentrique possible). Ils sont interviewés par Évelyne Durand. Les choristes peuvent rapidement mettre le décor d'une devanture de restaurant avec arbre et pot de fleurs. Les interviewés passent devant le restaurant et Évelyne Durand recueille leurs propos.

Évelyne Durand (*tenant un micro à la main*) : Je suis face au célèbre restaurant Agora où viennent se restaurer les VIP du monde entier. Nous ne sommes pas ici pour interviewer ce beau monde riche, jeune et en bonne santé, mais pour prendre le pouls de monsieur et madame Tout le monde. (*Monsieur Tout le monde passe.*) Monsieur Tout le monde, avez-vous quelques minutes à nous accorder?

Monsieur Tout le monde : Quelques minutes, pas plus. J'ai un rendez-vous important.

Évelyne Durand : Comment allez-vous célébrer la Journée de la libre expression?

Monsieur Tout le monde : La quoi?

Évelyne Durand : La Journée mondiale de la libre expression.

Monsieur Tout le monde : C'est quoi cette nouvelle folie? Pourquoi une journée mondiale de la libre expression? Je parle quand je veux et je dis ce que je veux. Je n'ai pas de temps à perdre. Ce doit être encore un truc de la gauche pour nous faire perdre du temps et de l'argent. *(Il part.)*

Évelyne Durand : Merci, Monsieur, bonne journée. Madame Tout le monde... oui, vous Madame. Madame. Avez-vous deux minutes?

Madame Tout le monde : Certainement.

Évelyne Durand : Que signifie pour vous la Journée de la libre expression?

Madame Tout le monde : La Journée de la libre expression? Ah! Je croyais que c'était la Journée de la libre consommation.

Évelyne Durand : Mais, Madame, la base de notre démocratie est la libre expression. Ne me dites pas que vous n'avez jamais entendu parler de la Journée mondiale de la libre expression.

Madame Tout le monde : Vraiment, vous n'êtes pas IN, sauf votre respect, vous êtes complètement OFF. Notre démocratie repose sur la libre consommation. On le sait depuis belle lurette. Les Chinois ont bien compris cette réalité. Ils sont passés, directement, à la libre consommation sans faire le détour diplomatique habituel par la libre expression. Je m'excuse. Je n'ai rien à ajouter et j'ai beaucoup de courses à faire. Il y a des aubaines incroyables aujourd'hui. Vous devriez en profiter. Au revoir. *(Elle part.)*

Évelyne Durand : Ah! J'aperçois le commun des mortels. *(Elle s'approche.)* Permettez-moi de vous poser quelques questions sur la Journée mondiale de la libre expression.

Le commun des mortels : Oui, certainement, avec plaisir.

Évelyne Durand : Comment allez-vous célébrer la Journée de la libre expression?

Le commun des mortels : En pleurant, Madame. Cette Journée n'est plus qu'un pauvre anachronisme dévoyé détourné de ses buts.

Évelyne Durand (étonnée) : Ah! Bon! Je vous remercie, Monsieur. *(Le commun des mortels s'en va. Elle s'adresse à Jean Darno en continuant son reportage.)* Comme vous avez pu le constater seulement un tout petit tiers des répondants avait peut-être l'intention de célébrer la Journée mondiale de la libre expression.

Jean Darno : Je vous remercie Évelyne. Professeur Kastrampoulos, n'êtes-vous pas étonné des réponses qu'a obtenues Évelyne?

Professeur Kastrampoulos : Non, pas du tout. La démarche de nos dirigeants est de fournir, aux peuples de la terre, quelques rudiments démocratiques indispensables à la fabrication du parfait consommateur. C'est la réponse logique. Le contraire m'eût étonné.

Jean Darno : Professeur Kastrampoulos pourriez-vous expliquer à nos téléspectateurs comment vous est venue l'idée de la Journée mondiale de la libre expression?

Professeur Kastrampoulos : Une idée de jeunesse. Bon enfin! À la base de tout, un mot : « Isegoria » qui signifie l'égalité politique reposant sur le droit universel à la liberté d'expression. C'est un mot que j'ai appris sur les genoux de ma chère maman. À Athènes, depuis Solon, les citoyens avaient le droit de s'assembler pour discuter des sujets politiques. Ils étaient invités non seulement à assister, mais à parler aux assemblées. C'est d'ailleurs ce dont se moquait Socrate. Vous savez qu'à Sparte et à Rome, les citoyens avaient le droit de voter, mais non celui de s'exprimer librement. La langue latine n'a pas de mot pour exprimer ce concept. La loi romaine ne saurait qu'en faire. En 1689, les Anglais adoptèrent le British Bill of Rights. Ils pouvaient dorénavant, dans les assemblées gouvernementales, parler sans encourir le mécontentement royal. Ce texte est devenu l'ancêtre de nos constitutions démocratiques modernes. La tradition anglo-américaine est centrée sur le droit de s'exprimer librement au Parlement et au Congrès. Elle permet, donc, de présenter des idées controversées, sans que l'on soit lynché par les opposants qui souvent forment la majorité.

Jean Darno : C'est bien beau tout cela, mais la démocratie est basée sur le consentement de la majorité.

Le Chœur (*important et condescendant*) : Tiens, c'est vrai ça. / Les députés sont élus parce qu'ils ont obtenu la majorité des votes. / Faut pas chercher midi à quatorze heures.

Professeur Kastrampoulos (*retient sa colère, mais devient de plus en plus véhément*) : Monsieur Darno, j'ose espérer que cet argument vous vient à l'idée pour les besoins de la mise en scène de cette pièce de théâtre et non parce qu'elle forme le fondement de votre... enfin... de ce que vous appelez « votre pensée ». Au XXI^e siècle, énoncer de telles absurdités me dépasse.

Jean Darno : Calmez-vous, Professeur Kastrampoulos.

Professeur Kastrampoulos : Je me calmerai quand vous aurez compris. Compris? Reprenons. (*Faisant un effort pour se calmer.*) La démocratie ne repose pas sur la reconnaissance du bien-fondé de la règle de la majorité, mais plutôt sur la reconnaissance de la bassesse de la tyrannie. Cent fois mieux vaut une mauvaise démocratie, qu'une bonne tyrannie si bénigne soit-elle. La règle de la majorité est une autre forme de tyrannie. Elle nous amène en droite ligne à la tyrannie des masses, à la dictature du prolétariat, au nazisme, au marxisme-léninisme, aux fondamentalistes de tout acabit. La

démocratie, Monsieur Darno, est le cadre institutionnel qui nous permet de protéger et de faire évoluer, sans violence, des institutions politiques qui nous préserveront de la tyrannie. À l'intérieur de ce cadre, les votes et les élections prendront un sens, vous me suivez? Nos institutions ne sont pas parfaites, mais nous n'avons pas besoin d'une révolution sanglante pour les faire évoluer. C'est à nous de les parfaire, elles ne le peuvent d'elles-mêmes. Il faut apprendre à faire la différence entre démagogie, populisme, démocratie et libéralisme. Vous comprenez?

Jean Darno : Merci, Professeur Kastrampoulos et maintenant rejoignons Sarah.

Professeur Kastrampoulos (*l'interrompant brutalement*) : Je n'ai pas encore terminé. Ne me coupez pas avec vos salades publicitaires. Écoutez bien. La critique est l'élément constitutif de la démocratie, mais non celui de l'oligarchie, de la dictature, de l'aristocratie, du communisme et du maoïsme. Il ne s'agit pas d'une critique anarchique, mais d'une critique canalisée par nos institutions qui en fait une force constructive et non une force destructive qui s'excite à lyncher ses semblables. Ce que les maoïstes appellent « démocratie de masse » n'est qu'une forme perverse de la critique démocratique. Il faudrait rayer le mot « démocratie » de notre vocabulaire. Ce mot, dans la bouche de nos dirigeants, est devenu tellement obscène et dévoyé que j'ai honte de l'employer.

Jean Darno (*prêt à tout pour le calmer*) : Oui, vous avez raison.

Professeur Kastrampoulos (*toujours véhément*) : Évidemment que j'ai raison. Mais, il y a une forme plus subtile et perverse qui se glisse maintenant dans vos discours, vous les journalistes. Un de nos dirigeants énonce-t-il un mensonge éhonté que vous vous empressez de le rapporter sans sourciller. Mais si une personne quelconque ose dénoncer ce mensonge éhonté, alors aussitôt, vous claironnez : « L'opinion controversée de cette personne... » Par ce fait, vous endossez une critique sournoise qui vous range du côté du pouvoir et du mensonge.

Jean Darno (*décontenancé, mal à l'aise*) : Oui, merci, Professeur Kastrampoulos. Vos interventions musclées sont toujours appréciées de nos téléspectateurs, et maintenant rejoignons Sarah après cette salade publicitaire. Oh! Je m'excuse.

Un des choristes apparaît vêtu d'un habit, veste et cravate, très chic, il porte un drapeau blanc.

Le Coryphée (*voix hors champ de narrateur*) : Ceci est un message de vos gouvernements fusionnés pour la rationalisation du bien public et parapublic, privé et paraprivé.

Le Chœur (*un des choristes, ton incantatoire*) : La répétition est le Sentier lumineux qui mène à la vérité. Dans les sports, la répétition mène à la perfection. Dans la politique, la répétition mène à la vérité. La vérité par la répétition, la vérité par la répétition, la vérité par la répétition, la....

Le Coryphée (*voix hors champ de narrateur*) : Ceci est un message de vos gouvernements fusionnés et rationalisés.

Le choriste reprend sa place dans le chœur après avoir revêtu sa longue robe et s'être masqué.

Tableau 12

Le Coryphée (*fort et emphatique*) : Tableau douze : Où il est question de l'homme en particulier, de la femme en général, de Platon en définitive, et où le professeur Kastrampoulos fait encore des siennes.

L'indicatif musical : air de Zorba, the Greek se fait entendre. Sarah Berry est avec ses invités.

Sarah Berry : Le Socrate, que vous nous présentez, jouait sur deux tableaux, si je comprends bien. Il dénigrerait une démocratie dont il profitait à profusion et préférait une monarchie sous un roi philosophe. Il méprisait Athènes, la ville où les discours fleurissaient, et admirait Sparte qui n'admettait pas les philosophes. Tout en étant le conseiller de Périclès, il disait qu'il ne fallait pas s'occuper des affaires publiques, mais de son âme. Tout ça est bien complexe.

Monsieur Xénophon (*sévère et paternaliste*) : Madame! Tout grand homme est complexe.

Le Chœur (*les choristes femmes*) : Quel ton plus paternaliste! / Une chance qu'il soit mort celui-là.

À partir de ce moment, la conversation semble prendre l'allure d'un long monologue pensif, récité rapidement par les acteurs. Personne ne se regarde.

Maître Lanoue : Athènes était fière d'être libre de la paranoïa qui s'empare des états aux prises avec le mythe de la sécurité nationale. Qu'en est-il de nous?

Monsieur X : Le terrorisme a comme corollaire immédiat le pouvoir politique abusif.

Monsieur I. F. Stone : Sous prétexte de sauvegarder la démocratie contre les terroristes, les dirigeants emploient des tactiques d'état policier.

Monsieur Périclès : Depuis plus de deux millénaires que je me retourne dans ma tombe, j'ai eu le temps de me rendre compte que la philosophie de Platon a été et reste la plus violente et perverse attaque de toute l'Histoire lancée contre les idées libérales.

Monsieur I. F. Stone : Les discours antidémocratiques n'ont pas changé depuis tous ces millénaires. Ce sont des diatribes propagandistes égalisant liberté, désordre et licence.

Maître Lanoue : Pour Platon, la justice est un attribut de l'État : l'État est juste si le dirigeant dirige, si le travailleur travaille si l'esclave...

Sarah Berry : Si l'esclave s'esquinte, si le voleur vole. D'après la théorie des espèces de Platon, l'homme est engendré par les dieux. Les autres espèces, par un processus de corruption, dégénèrent de l'homme. Les lâches sont devenus des femmes et ceux qui n'avaient aucun intérêt en philosophie sont devenus des animaux terriens.

Monsieur I. F. Stone : Dans n'importe quelle société, le degré d'émancipation de la femme est un signe certain de l'émancipation générale.

Sarah Berry (*mettant la main à l'oreille*) : Un instant, Messieurs, on me dit que les membres du jury sont choisis. À vous, Jean.

L'indicatif musical de l'émission d'information se fait entendre. Puis l'éclairage se déplace vers la console d'information.

Jean Darno : Nous apprenons à l'instant qu'un nouveau jury vient d'être choisi. Le procès doit reprendre sous peu. Pour nous remettre dans l'état d'esprit de ce procès, qui a été soumis depuis le début à d'innombrables embûches, nous avons invité, dans nos studios, notre spécialiste, le professeur Kastrampoulos et Évelyne Durand, journaliste en chef de notre chronique judiciaire.

Le Chœur : Jean Darno a peur du professeur Kastrampoulos, il ne veut plus être seul avec lui durant les entrevues.

Jean Darno : Comment peut-on comprendre qu'un homme tel que Socrate, brillant, maniant la parole comme un fin bretteur, ait été condamné à mort dans une ville telle qu'Athènes, perle de la démocratie, fière de ses institutions, basant sa liberté politique sur l'accès à la libre expression?

Professeur Kastrampoulos (*crescendo dans les affirmations*) : Socrate avait besoin de la ciguë, comme le Christ de la Crucifixion, pour accomplir sa mission.

Jean Darno (*étonné*) : Pourriez-vous répéter, s'il vous plaît, Professeur? Je crains n'avoir pas bien compris. Vous dites que Socrate avait besoin de la ciguë, comme le Christ de la Crucifixion, pour accomplir sa mission.

Professeur Kastrampoulos (*crescendo dans les affirmations*) : Oui. Vous avez bien compris. Sa mission était de laisser une tache indélébile sur la démocratie. Cette tache devint le crime tragique d'Athènes. Et ce crime fut voulu et provoqué par Socrate pour humilier la démocratie. C'est l'acte le plus pervers de toute la philosophie occidentale.

Le Chœur (*s'arrachant les cheveux, désespéré, criant*) : Aïe, aïe, aïe! Que nos oreilles grecques sont scandalisées! Coryphée dit quelque chose. Tu es muet comme une carpe!

Jean Darno (*scandalisé, éjaculant sa réprobation*) : Professeur Kastrampoulos!

Professeur Kastrampoulos : Je le répète : C'est l'acte le plus pervers de toute la philosophie occidentale. Socrate était prêt à mourir pour humilier la démocratie et il est devenu, pour nous tous, le héros le plus représentatif de la démocratie athénienne. Oh! Paradoxe de tous les paradoxes! Oh! Aberration de toutes les aberrations!

Le Chœur (*de même*) : Aïe, aïe, aïe!

Le Coryphée : Oh! Paradoxe de tous les paradoxes! Oh! Aberration de toutes les aberrations!

Jean Darno (*de même*) : Professeur Kastrampoulos!

Professeur Kastrampoulos : Malgré le prestige de son principal accusateur et le souvenir si proche de la dictature des Trente, le jury hésitait encore à le condamner. Cette condamnation allait à l'encontre de la Loi athénienne et de la tradition. Il n'y avait aucun motif pour une accusation criminelle. Une bonne défense et il aurait été acquitté sur le champ.

Le Chœur : Il se prenait déjà pour le Socrate qu'il deviendra sous la plume de Platon.

Le professeur Kastrampoulos prend un verre d'eau et Évelyne Durand en profite pour prendre la parole.

Évelyne Durand : Socrate aurait dû arguer : « Vous ne me persécutez pas pour ce que j'ai fait, mais pour ce que j'ai dit et enseigné. Je ne crois pas à votre soi-disant liberté d'expression, mais vous, vous y croyez. Ceci est un test pour vous, non pour moi. » S'il avait fait ce genre d'arguments, il aurait pu être acquitté sur l'heure.

Jean Darno : Une cité reconnue pour sa liberté d'expression accusant un philosophe coupable de l'exercer!

Le Chœur : Faut le faire!

Évelyne Durand : Socrate n'invoqua jamais le principe de la liberté d'expression qui l'aurait libéré, mais qui aurait été considéré comme une victoire pour les principes démocratiques qu'Athènes défendait.

Jean Darno : Comment se fait-il que Socrate soit devenu une figure de culte?

Professeur Kastrampoulos : De la manipulation platonique, de la réécriture d'histoire à la marxiste-léniniste.

Le Chœur (*de même*) : Aïe, aïe, aïe! Il en remet encore et encore.

Professeur Kastrampoulos : Je dirais que le principal obstacle à l'acquittement de Socrate fut Socrate lui-même. Son arrogance, son mépris envers le système judiciaire le condamnèrent. Sa propre défense l'incrimina. Il devenait son propre témoin à charge. Ce ne fut pas un meurtre perpétré par la ville d'Athènes, mais un suicide prémédité par Socrate pour ternir la démocratie!

Le Coryphée (*parlant au chœur perturbé*) : Calmons-nous, la pièce va bientôt se terminer et nous ne serons plus obligés d'entendre ces horreurs.

Jean Darno : Oh! Oh! (*Il avale sa salive de travers et tousse.*) Je... je... vous remercie, Professeur Kastrampoulos. Nous devons nous interrompre immédiatement. L'auteur de cette pièce de théâtre a décidé que ce tableau était déjà trop long et didactique. Avant qu'elle ne commence à tout effacer et couper, passons vite au tableau suivant.

Tableau 13

Le Coryphée (*emphatique*) : Tableau treize : Où la fin de cette pièce de théâtre justifie les moyens les plus détournés, les plus surprenants et les plus légalistes.

Tous les acteurs sont debout devant la scène. La salle d'information est plongée dans le noir. Ils parlent entre eux du spectacle auquel ils viennent d'assister. Ils sont encore sous le choc. Ils s'expriment vite et avec émotion.

Monsieur Xénophon : Socrate porté en triomphe sur un char allégorique dans les rues de Washington. Ça valait la peine de revenir du fond des siècles pour voir ce spectacle. Qui aurait cru? Enfin, justice fut rendue. Quel bonheur! Je peux aller dormir en paix.

Le Chœur (*portant les mains à leur cœur, affichant beaucoup d'émotion*) : Quel revirement! / Que d'émotions!

Jean Darno : Croyez-vous que si le Christ revenait sur la Terre, il serait lui aussi porté en triomphe dans les rues de Washington?

Monsieur Péricles : Je ne connais pas ce personnage, ce Christ, dont vous parlez, mais après ce que je viens de voir, rien ne m'étonnerait.

Le Chœur : Quel revirement! / Que d'émotions!

Madame Xanthippe Socrate (*s'essuyant les yeux avec un mouchoir*) : Oh! Dieux de l'Olympe, mon Soky porté en triomphe dans un pays du bout du monde. Mes enfants seront tellement contents. Ils seront fiers de leur papa.

Monsieur X : Notre siècle a lavé une souillure millénaire.

Le Chœur : Vive la justice! Vive la liberté! Vive la fraternité.

Monsieur Péricles : Quelle belle invention que ce cinquième amendement! Thémis et Diké l'ignoraient. Solon n'y aurait jamais pensé et moi non plus, d'ailleurs.

Monsieur Xénophon : Il suffit de dire « I take the fifth » et le tour est joué. De la magie!

Maître Lanoue : Bon... non... pas tout à fait, le cinquième amendement fait partie de la constitution étasunienne. Il fut surtout employé par le mouvement de Civil Liberties, pour protéger les communistes contre le McCarthyisme et a, dernièrement, été récupéré par les mafiosos et les dirigeants d'Enron. Cet amendement permet à l'accusé de refuser de témoigner et de devenir, ainsi, témoin à charge contre lui-même.

Monsieur Xénophon : C'est très astucieux cet amendement.

Monsieur I. F. Stone : L'arrogance de Socrate pouvant, après tous ces millénaires, lui créer de nouveaux ennemis, s'il témoignait à son procès, les avocats de la défense ne prirent aucune chance et décidèrent de lui tendre un traquenard.

Monsieur Xénophon : Mais comment réussirent-ils?

Maître Lanoue : Ils lui présentèrent cinq livres joliment reliés, le cinquième étant les Dialogues de Platon. Ils lui demandèrent alors, doucement à l'oreille, dans la langue de Shakespeare, évidemment, quel livre il choisissait. Socrate répondit aussitôt, sans hésiter, d'une voix nette et claire, sans se rendre compte de l'implication de sa réponse : « I take the fifth ». Au milieu du brouhaha qui s'ensuivit, les avocats de la défense n'eurent aucune difficulté à convaincre le jury que si Socrate refusait de témoigner, la plus importante preuve tombait. Socrate fut immédiatement acquitté.

Jean Darno : À partir de ce moment, Socrate est devenu la coqueluche de la haute société. Il a rejoint Einstein, Marylin Monroe, Maurice Richard et Céline Dion au temple de la renommée. Il y a des tasses Socrate, des biscuits Socrate, des voitures Socrate. Tous veulent en acheter. Une frénésie que l'on avait plus vue depuis le dernier Harry Potter.

Évelyne Durand : Push a reçu Socrate à son ranch. Tous les deux croient en une démocratie dirigée par celui qui sait.

Professeur Kastrampoulos : Socrate fut jadis récupéré par l'Académie de Platon, puis par l'Église catholique, et maintenant, par Push qui veut en faire la mascotte de la démocratie mondiale.

Péricles se dirige vers Xénophon.

Monsieur Péricles : Viens Xénophon, quittons ce monde d'apparences et de mensonges déguisés en vérités médiatiques.

Monsieur Xénophon : Oui, partons. Mais... avant, j'aimerais bien acheter une tasse Socrate pour boire mon hydromel.

Monsieur Péricles : Partons. Je ne veux plus voir leur Statue de la Liberté. Je ne veux ni acheter, ni vendre, ni rendre hommage aux dieux de la consommation

Le Coryphée : Qu'en est-il, après tout, de la libre expression?

Le Chœur : Nous ne sommes pas libres d'en parler.

Le Coryphée : Qu'en est-il de la démocratie?

Le Chœur : La vérité sort de la bouche de nos dirigeants.

Le Coryphée : Ce procès recommencera, encore et encore, tant qu'il y aura des hommes.

Le Chœur : Pauvres de nous, pauvres hommes. / Pauvres de nous, pauvres femmes.

Le Coryphée : Tel Sisyphe roulant son rocher qui retombe encore et encore sans atteindre le sommet, la démocratie restera un rêve inachevé.

Le Chœur : Pauvres de nous, pauvres hommes. / Pauvres de nous, pauvres femmes.

Le Coryphée (*triste et découragé*) : La libre consommation a remplacé la libre expression comme base de la démocratie.

Le Chœur : Tel Sisyphe roulant son rocher qui retombe encore et encore sans atteindre le sommet, la démocratie restera un rêve inachevé.

Le Coryphée : Oh! Athéna, déesse de la raison et de la vérité que tu nous fais défaut à l'aube de ce nouveau millénaire.

FIN

Documentation

Articles :

Courrier international no 656 du 28 mai au 4 juin 2003. Article de William Pfaff : *Mentir aux masses? Une nécessité?*

Internet :

Ethics of Socrates, Xenophon, and Plato by Sanderson Beck, *Socrates, Xenophon, and Plato*, a chapter part of the book *Ancient Wisdom and Folly*, <http://www.san.beck.org/EC21-Socrates.html#3>

The Clouds by Aristophanes, Provided by The Internet Classics Archive, <http://classics.mit.edu/Aristophanes/clouds.pl.txt>.

Xenophon's Defense of Socrates, from the *Memorabilia*, [From Xenophon, *The Anabasis or the Expedition of Cyrus*, and the *Memorabilia of Socrates*, J. S. Watson, tr. (New York : Harper & Brothers, 1883), book 1, chapter 1, pp. 349-354] http://www.shsu.edu/~his_ncp/Socrmem.html

Xenophon, Works on Socrates, Apology of Socrates, Collections : Classics. Tufts History. <http://www.perseus.tufts.edu>

Livres :

Brulé, P., Péricles, *L'apogée d'Athènes*, Découvertes Gallimard Histoire, Gallimard, 1994.

Griffith, T, (Editeur), Plutarch, *Selected Lives, The Lives of the Noble Grecians and Romans*, Wordsworth Editions Limited, Cumberland House, Hertfordshire, Great Britain, 1998.

Hamilton, E. and H. Cairns (Editeurs), *Plato, The Collected Dialogues*, Bollingen Series LXXI, Pantheon Books, 1963.

Messadié, G, *Madame Socrate*, Éditions Lattès, 2000.

Popper, K., *The open society and its enemies*, Volume 1, *The Spell of Plato*, First Harper Torchbook edition, Harper & Row, 1963

Stone, I. F., *The Trial of Socrates*, Little, Brown and Company, Boston, Toronto, 1988.